30 AOUT 1952

France

N° 359 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

TREMBLE, GIBIER...

Ouverte dès dimanche dernier dans dix-huit départements de la première zone, la chasse prendra demain son grand départ. Seules la Creuse et la Haute-Vienne, où sévit la fièvre aphteuse, voient leur ouverture retardée jusqu'au 18 septembre. Mais, dans la plus grande partie de la France, c'est aujourd'hui veillée d'armes. La sécheresse a favorisé l'éclosion des couvées et le développement des portées. Le gibier de tout poil et de toute plume est abondant. Les nemrods de chez nous n'en mettent que plus d'ardeur à fourbir leurs fusils. Nous conformant aux traditions, nous nous garderons bien de leur souhaiter bonne chance mais nous leur dédions l'article de notre collaborateur Tony Burnand, où les débutants et même les chasseurs expérimentés ne dédaigneront pas de puiser d'utiles conseils de philosophie cynégétique.

(VOIR PAGE 196)

PHOTOGRAPHIE FRANCE-ILLUSTRATION (HENRI PARNOTTE)

DANS CE NUMÉRO

★

uite de l'enquête
e René Branellec

LE CHARBON
roblème n° 1 de
sidérurgie française

★

Quatre Français
DÉCOUVRENT
UNE CRYPTE

★

LA SAISON
DE DEAUVILLE

★ PASSEZ VOS VACANCES EN CORSE..

Ile Rousse . Août 1952

Passons en Corse à l'Ile Rousse de merveilleuses vacances. Sommes à l'Hôtel Napoléon Bonaparte Cadre idéal, confort parfait Vous conseillons faire comme nous. Amitiés

★

C'est à cheval que le facteur rural fait sa tournée en Corse. Grâce à sa monture, il surmonte les difficultés du terrain et peut atteindre les fermes d'accès malaisé.

8me ANNÉE — NUMÉRO 359

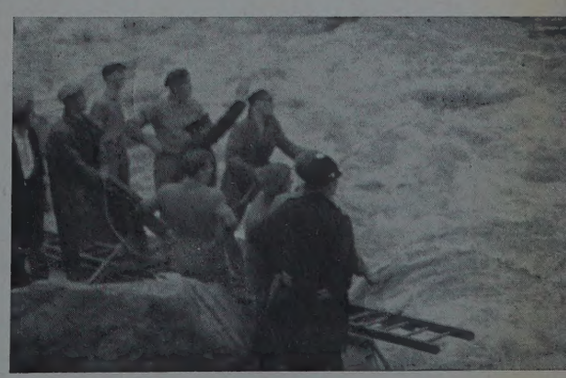
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

30 AOUT 1952

en Angleterre comme en France

L'EAU ET LE FEU FONT DES RAVAGES

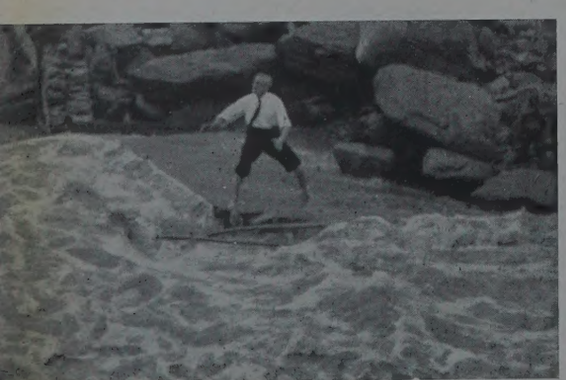
L'INCLÉMENCE d'un mois d'août exceptionnel dans le plus mauvais sens s'est traduite, des deux côtés de la Manche, par une série de cataclysmes. Le plus brutal s'est produit dans le Devon, sur la côte sud-ouest de l'Angleterre, où, en une soirée, la charmante station estivale de Lynmouth et les hameaux voisins ont été ravagés par les effets d'une pluie soudaine et

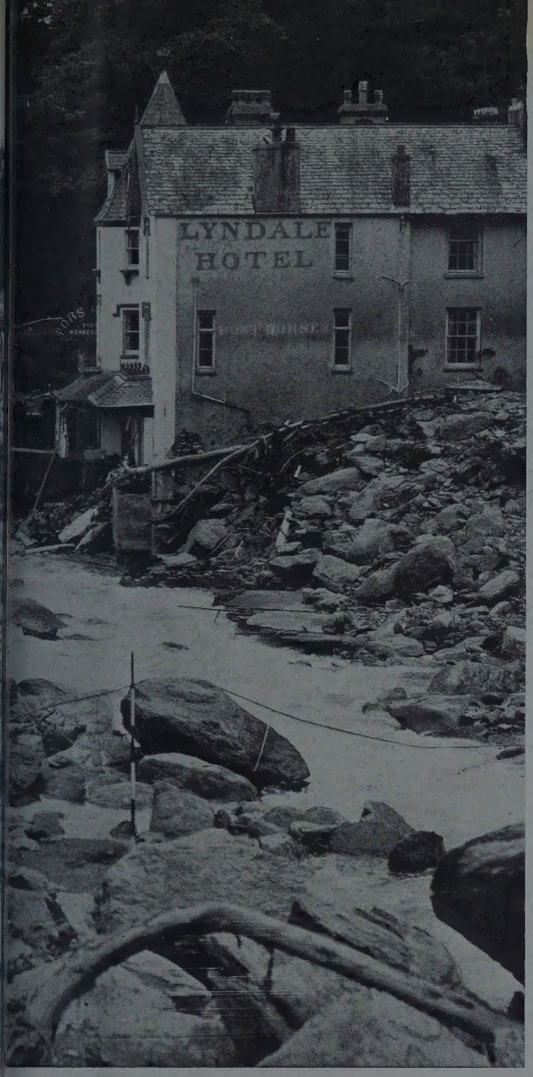


CES SAUVETEURS DE LYNMOUTH FONT TOUS LEURS EFFORTS POUR DRESSER, AU-DESSUS DU TORRENT, UN PONT DE FORTUNE...

LE FLOT A PASSÉ... Dans les ruines de Lynmouth, où gronde encore, **ci-dessous,** le torre dévastateur, un officier de police, **à gauche,** dirige l'organisation des secours grâce à son émetteur portatif

... POUR DÉLIVRER DES ESTIVANTS CERNÉS PAR LE FLOT GRONDANT





... tandis que des sinistrés recherchent les débris de ce qui fut leur « home ».

DIX MILLE HECTARES DANS LA FOURNAISE... Activées par le vent, les flammes font rage à travers les forêts de pins des Alpes-Maritimes.

torrentielle. La rivière Lyn, dont les eaux avaient monté de plus de 4 mètres en un quart d'heure, s'est frayé un lit dans la grande rue du village, où les murs des maisons ont été défoncés par les troncs d'arbres et les rochers entraînés par le flot monstrueux. Si la plupart des 1.500 habitants et estivants, que le cataclysme avait surpris à l'heure du dîner, ont pu se réfugier aux étages supérieurs et sur les toits des immeubles, d'autres, atteints en pleine rue par ce torrent subit, ont été entraînés par le courant. Une vingtaine de cadavres ont été recueillis au cours des opérations de déblaiement, et l'on redoute d'enregistrer des victimes parmi les cinquante estivants disparus.

LA France, de son côté, n'a pas été épargnée. Des orages d'une violence rare ont dévasté, dans maintes régions, les cultures et les vignobles, provoquant près de deux milliards de dégâts. Enfin, les forêts du Midi ont payé un lourd tribut à la sécheresse. Dans les Alpes-Maritimes notamment, entre Cagnes, Antibes, Biot et Valbonne, près de 10.000 hectares ont été ravagés par le feu, qui, activé par le mistral, trouvait un élément facile à travers les pinèdes et les garrigues. Des fermes et des bâtiments ont été la proie des flammes, parmi lesquels une usine de céramique où le peintre Chagall faisait cuire ses poteries. Fort heureusement, un orage providentiel est venu en aide aux sauveteurs.

L'EFFORT DÉSESPÉRÉ DES SAUVETEURS, pompiers, soldats et paysans, luttant pied à pied contre l'implacable fléau, devait recevoir le providentiel secours d'un orage.

EN MARGE DE LA CONFÉRENCE INTERNATIONALE DES CROIX-ROUGES

A Toronto, les deux mondes de l'Est et de l'Ouest se sont encore opposés

L'activité de la Croix-Rouge internationale se manifeste dans le monde entier par les efforts coordonnés des soixante et onze Croix-Rouges nationales. Depuis trente ans elles se sont groupées dans une « Ligue internationale » et continuent à s'inspirer de l'idéal humanitaire des fondateurs de la Croix-Rouge, tel qu'il avait été fixé, il y a quatre-vingt-dix ans, par Henri Dunant et tel que le « Comité international de Genève », composé de vingt-cinq personnalités suisses se cooptant elles-mêmes, en entretient le culte. Tous les quatre ans une grande conférence réunit les délégués des sociétés nationales, de la Ligue et du Comité pour confronter les résultats de leurs efforts, les difficultés rencontrées, l'œuvre accomplie, les progrès à réaliser, les méthodes nouvelles à mettre au point et les buts nouveaux à atteindre. En 1948 cette assemblée s'était tenue à Stockholm, sous la présidence du glorieux et très regretté comte Bernadotte. Elle avait été presque entièrement consacrée à la discussion des projets de nouvelles conventions internationales, améliorant le sort des blessés et des prisonniers de guerre et organisant, pour la première fois, la protection des populations civiles. Elle avait aussi créé un nouvel organisme : la « Commission permanente » des Croix-Rouges, groupant les présidents de la Ligue, du Comité international et cinq représentants, qu'on avait mandatée pour concentrer et harmoniser toutes les forces actives de la Croix-Rouge, les mobiliser aussi, si quelque calamité publique ou quelque conflit imprévu rendait une action internationale nécessaire. Cette Commission permanente plaça le comte Bernadotte à sa tête. La mort dramatique de celui-ci ouvrit sa succession ; André François-Poncet la recueillit et devint le président de la Commission permanente. Le juge Sandström fut élu président de la Croix-Rouge suédoise et président de la Ligue des Croix-Rouges.

C'est à Toronto, sur la cordiale invitation du Canada, que, après quatre ans de travail ininterrompu, les Croix-Rouges ont tenu leurs assises statutaires.

L'atmosphère internationale est lourde ; les orages grondent à l'horizon mondial. On a créé des groupements destinés à rapprocher les gouvernements et les peuples, mais ils fonctionnent incomplètement ; leur ossature mal fixée, leur mission à peine définie, ils se chevauchent sans parvenir à déterminer leurs compétences respectives ! La guerre a éclaté en Corée ; elle se perpétue en Indochine ; des secousses violentes ébranlent les terres d'Afrique et y déchaînent des révoltes sanglantes ; à l'est de l'Europe, un rideau de fer supprime relations et contacts ; les malentendus s'aggravent.

C'est dans l'inquiétude que la Conférence de Toronto s'est ouverte. Les premières discussions ont marqué des oppositions de vues, d'intentions, de méthodes. Etait-ce l'indice de la rupture prochaine ou bien une tentative d'ébranlement, ou seulement un effort pour obtenir des succès de prestige en faisant admettre, dans un concile humanitaire, des positions que les assemblées politiques avaient antérieurement rejetées ?

Après deux semaines de débats violents, où les délégations soviétique, chinoise, coréenne, soutenues par celles des pays satellites, ont renouvelé des attaques perfides contre les gouvernements, les armées et certains organismes internationaux, qui auraient violé les conventions internationales, et où les délégations des Croix-Rouges et des gouvernements alliés ont repoussé les allégations sans preuve, les affirmations sans fondement, quel est le bilan de ces longues et pénibles séances ?

Tout d'abord — et c'est l'essentiel — une volonté unanime de collaboration dans l'œuvre humanitaire, qui doit être poursuivie ; certains votes importants ont confirmé cette unanimité ; les conventions préparées en 1948 à Stockholm avaient été étudiées, votées et signées à Genève par les gouvernements en 1949. L'assemblée a réclamé unanimement une ratification rapide des Etats retardataires. Les délégations britannique, américaine, soviétique ont communié dans le même élan et le même esprit que la délégation française.

Même unité dans l'engagement pris par elles pour appliquer en toutes circonstances les principes humanitaires.

Dans les tâches à exécuter, aucune divergence : pour l'unification des matériels de transport et de secours, pour l'éducation des foules, la formation du personnel technique, l'enseignement de la jeunesse, le développement du secourisme, pour la protection des femmes et des enfants, l'entr'aide internationale, le replacement des réfugiés, la communauté dans l'effort, on s'est retrouvé d'accord, sans réserve. L'importance de cette concordance ne saurait être minimisée sans injustice.

En revanche, ce qui est vrai, c'est que lorsque les discussions se sont portées sur le plan politique, que ce soit dans les attaques contre l'activité du Comité international de Genève, dans les accusations d'avoir utilisé les armes bactériologiques, dans le refus de s'associer à une demande d'enquête objective pour apprécier la valeur des allégations lancées, l'attitude sino-soviétique est restée intangible : aucune tentative de conciliation ou d'apaisement n'a trouvé d'écho. La minorité a obstinément marqué son opposition.

Elle voulait qu'à ses affirmations on accordât un crédit qui en préjugeât la valeur ; que les accusateurs fussent considérés comme des juges ! La très grande majorité des délégations s'y sont refusées. Et les quelques différences de pensée qui les séparaient ont été effacées par la violence et l'obstination de la minorité.

Quand il s'est agi de condamner les armes atomiques, la minorité a espéré trouver dans l'esprit humanitaire des Croix-Rouges un appui pour échapper au contrôle préalable que les Nations Unies ont toujours exigé comme la condition indispensable du désarmement réclamé. Des interventions des délégations belge, britannique et française ont réussi à déjouer ce calcul. L'opposition est apparue aussitôt flagrante.

Qu'en conclure ? C'est que l'effort tenté par les Croix-Rouges pour trouver aux problèmes politiques que les douloureux événements de l'heure soulèvent et que les conversations et les conférences internationales n'ont pu encore régler n'a pas été couronné du succès recherché.

Mais c'est aussi que dans l'étude des questions techniques, dans l'activité humanitaire, dans la volonté de protection des faibles, d'allégement des souffrances et de travail en commun l'accord subsiste, et ce serait une faute que de le compromettre ou de le nier.

D'un point de vue plus général, on serait tenté de constater que l'entrée des Soviets et de leurs satellites dans les organismes de la Croix-Rouge internationale a été un bienfait. Mais un bienfait qui porte en lui un danger. L'activité de la Croix-Rouge internationale ne risque-t-elle pas d'être politisée ? Et la Croix-Rouge de devenir un champ de batailles politiques ? Son rôle serait alors singulièrement dénaturé, au point que cet instrument de bonté et de charité pourrait devenir un jour une arme redoutable au service d'intérêts politiques. Ce danger n'est pas à minimiser ; la Conférence de Toronto l'a bien montré.

AUX QUATRE COINS DU MONDE...

Il y a dix ans...

DIEPPE A COMMÉMORÉ LE RAID ANGLO-CANADIEN DU 19 AOUT 1942

Ceux des Dieppois qui subirent l'épreuve des longues années d'occupation ont revécu, le 19 août dernier, la journée qui, il y a dix ans, jour pour jour, leur valut quelques heures d'intense émotion.

Dès avril 1942 M. Churchill et le vice-amiral lord Mountbatten, chef des « opérations combinées » avaient décidé une opération de débarquement destinée à « tâter » le puissant dispositif de défense dressé par les occupants le long des côtes françaises. En secret cinq mille soldats canadiens, un millier de Britanniques et un petit commando interallié s'embarquaient de Portsmouth et de Southampton, le 19 août à 5 heures du matin, à bord de chalands spéciaux traînés par des remorqueurs, dans le but d'atteindre des objectifs déterminés sur la côte dieppoise, de Varengeville à Berneval.

En dépit du feu violent que les Allemands, alertés par les vagues d'assaut de la R. A. F., déclenchaient sur les chalands et sur les chars qui en débarquaient, les éléments du *Royal Hamilton Light Infantry* et de l'*Essex Geollish Regiment* parvenaient jusqu'au cœur de la ville et à la mairie, mais ne pouvaient atteindre ni le port ni l'aérodrome.

Trois heures après le début de ce raid l'ordre de rembarquer était donné aux soldats alliés, qui, tout en infligeant aux occupants de lourdes pertes, laissaient le long des plages dieppoises un millier de morts et deux mille prisonniers.

« Coup de main et non invasion », disaient les tracts répandus par les Alliés dans Dieppe. Cette « Opération Jubilée » n'était en effet qu'un raid de préparation. Elle n'en fut pas moins présentée par les hitlériens comme la tentative avortée d'une opération d'invasion de grand style décidée par les chefs alliés. Deux ans plus tard, en juin 1944, les occupants devaient faire l'expérience, à leurs dépens, des précieux enseignements que le commandement allié avait tirés du raid préparatoire de Dieppe, ainsi que l'a souligné M. René Pleven, que l'on voit ci-dessous à côté du général Vannier, ambassadeur du Canada, devant la plaque commémorative inaugurée au square du Canada.

Il y a huit ans...

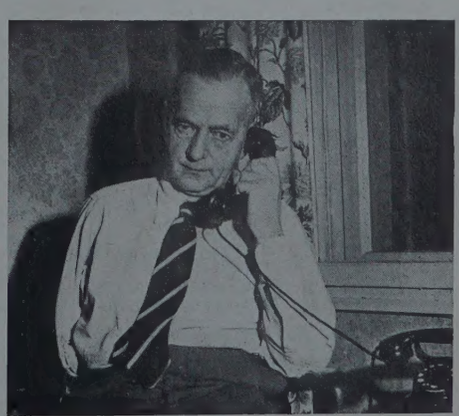
PARIS ACCLAMAIT « LES LECLERC »

Les fêtes du huitième anniversaire de la libération de la capitale sont dominées par la grande figure de Leclerc, que le gouvernement a élevé, à titre posthume, à la dignité de maréchal de France. Tant aux Invalides, où les représentants du conseil municipal et du conseil général, accompagnés des deux préfets, ont fleuri son tombeau, qu'à la gare Montparnasse, où le libérateur de Paris avait reçu la capitulation allemande, une ferveur particulière préside aux cérémonies. A l'image du combat, cette commémoration aura revêtu un double aspect : l'un, glorieux, a été marqué par les illuminations et les cloches du 25 août ; l'autre, nuancé de tristesse, a été consacré au souvenir des morts : à la Butte des Fusillés du mont Valérien, à la Préfecture de police, à l'Hôtel de Ville, à l'Arc de Triomphe, où M. Baylot a déposé une gerbe (ci-dessous).

LA SOCIAL-DÉMOCRATIE A PERDU SON CHEF

Avec Kurt Schumacher, une des figures politiques les plus marquantes de l'Allemagne occidentale, la social-démocratie, qu'il présidait, perd le meilleur de ses leaders.

Déjà amputé d'un bras durant la Grande Guerre, il avait été douloureusement torturé dans les prisons de la Gestapo, dont, député socialiste au Reichstag, il fut l'une des premières victimes et, en 1948, il avait dû subir l'amputation d'une jambe. Après avoir combattu avec la même ardeur le nazisme et le communisme, il s'opposait, parfois véhémentement, au docteur Adenauer, qu'il espérait remplacer au pouvoir après les élections de 1953.



A CAPRI, L'EX-ROI FAROUK CONSACRE MISS EUROPE

FAVORITES au départ du tournoi ayant pour enjeu le titre de Miss Europe, Miss France (Nicole Drouin) et Miss Allemagne (Vera Marks) ont été classées respectivement seconde et quatrième. Elles ont marqué quelque ressentiment de la décision du jury décernant la palme à Miss Turquie (M^lle^ Gunzeli Bazar), décision inattendue, qui souleva d'ailleurs quelques remous dans l'assistance. Mais ces querelles furent bien vite emportées dans les tourbillons du bal lorsque l'ancien roi... d'Egypte, à qui son « chômage » laisse des loisirs, eut remis à la nouvelle reine... de beauté l'écharpe insigne de son titre.

RAKOSI, SEUL MAITRE EN HONGRIE

L'ACCÈS à la présidence du Conseil de Mathias Rakosi, chef du parti communiste hongrois, ne constitue en lui-même que la consécration d'un état de fait. Du jour où les disciples de Moscou se sont installés au pouvoir, ce bolchevik de la première heure, qui combattit aux côtés de Lenine avant d'être à Budapest le bras droit de Bela Kun, dirigeait, en effet, en maître absolu, la politique hongroise.

Ce nouveau dictateur, qui dissimule sous une apparence bon enfant une volonté de fer et une rare âpreté doctrinale, n'aura de comptes à rendre qu'à son ami Joseph Staline, lequel, conformément à sa tactique, dispose désormais à la tête de la Hongrie — comme des autres Etats satellites — d'un homme de confiance, résolu à appliquer ses directives sans jamais discuter.

Ce qui est le plus significatif, c'est l'élimination de l'ex-président du Conseil, Istvan Dobi, représentant les « petits propriétaires » qui avaient partie liée avec les communistes.

Ayant servi de caution à ceux-ci auprès de la population paysanne, ces « ralliés » espéraient conserver une part d'influence au gouvernement. Mauvais calcul. En Hongrie comme ailleurs, les communistes s'empressent de liquider, le moment venu, ceux qui leur ont servi de marchepieds.

GUERRE OU PAIX EN CORÉE, QUE RAPPORTERA CHOU EN LAI DANS SES BAGAGES ?

LA brusque arrivée à Moscou de Chou En Lai, président du Conseil chinois et ministre des Affaires étrangères, flanqué d'une imposante brochette de ministres et de hauts personnages de la diplomatie, de l'armée, de l'économie nationale, a vivement intrigué les chancelleries. Les honneurs inusités dont les délégués chinois ont bénéficié, les attentions dont ils sont l'objet de la part de Staline, de Vychinski et des autres chefs bolcheviks font supposer, en effet, qu'il s'agit de négociations d'importance, qui peuvent être grosses de conséquences pour le développement des événements d'Extrême-Orient.

« Contribution à la cause de la paix », disait Chou En Lai à son arrivée. Faut-il voir là une simple clause de style qui s'insère dans la campagne mondiale de propagande communiste ? Il n'est pas douteux cependant que la guerre de Corée ne pèse lourdement sur la Chine de Mao Tsé Toung. La volonté de « tenir » des Américains, autant que les puissants moyens dont ils disposent, oblige les communistes chinois à des efforts ruineux pour une économie nationale en pleine période de transformation et d'adaptation au nouveau régime. De même que la « trêve sans victoire » dont parlait récemment Kim Il Sung peut être l'expression de la lassitude qui sévit chez les Nord-Coréens. Toutefois, il serait imprudent d'espérer que les conversations sino-soviétiques s'orienteront dans le sens d'une cessation des hostilités en Corée et d'un relâchement de l'aide chinoise au Vietminh. En revanche, on peut supposer que Chou En Lai et ses collègues insisteront pour obtenir des maîtres du Kremlin une contribution financière et matérielle plus ample, qui permettrait aux gouvernants de Pékin de faire face plus aisément aux écrasantes charges que représente leur effort militaire en Extrême-Orient.

AUX QUATR

FRANCO SOIGNE SES AMITIÉS AFRICAINES

RAREMENT l'Espagne manque une occasion faire valoir les liens qui l'unissent aux p d'Afrique et du Moyen-Orient. Le gén Franco aime à rappeler que les Maroc furent, pendant la guerre civile, au nom de ses plus fidèles soldats. Le président d république noire du Liberia, M. Willi S. Tubmann, vient d'être invité à effectuer voyage officiel en Espagne. De somptueuses c monies ont été organisées en son honneur son arrivée à La Corogne, où l'accueillit ministre des Affaires étrangères, M. Artajo.

AUX ANGLAIS LE PLUS GRA HYDRAVION DU MONDE

140 tonnes, 45 mètres de longueur, 65 mè d'envergure, 17 mètres de hauteur, dix tu propulseurs : telles sont les caractéristique l'hydravion géant *Princess*, qui vient d' lancé dans l'île de Wight. Utilisé comme tra port de troupes, il pourra emporter deux c hommes répartis dans ses deux ponts, à vitesse de 600 km.-h. et à une distance 5.700 kilomètres sans escale.

OINS DU MONDE (SUITE)

1er SEPTEMBRE : DÉPART DU « GRAND STEEPLE » POUR LA MAISON BLANCHE

EISENHOWER et STEVENSON, les deux concurrents, vont, lundi prochain, pour le *Labor Day*, prendre officiellement le départ de la grande course électorale d'où sortira, le 4 novembre, le successeur du président Truman. Dans les deux partis les plans de campagne ont été minutieusement dressés, et durant deux longs mois le « général » et le « gouverneur » vont parcourir sans trêve ni relâche les Etats, escortés de leurs supporters. Outre qu'il s'est déjà révélé politicien fort habile, M. Stevenson sera remarquablement secondé en l'occurrence par M. Truman, qui, tandis que son candidat parlera lundi aux travailleurs de Detroit, ouvrira la campagne en prononçant, à Milwaukee, le grand discours-programme du parti démocrate. « Ike », de son côté, compte sur son glorieux standing, sur la popularité... et sur son sourire pour séduire l'énorme masse des sans-parti, dont les votes, le 4 novembre, feront pencher la balance. Aussi bien les deux candidats rivalisent-ils d'efforts auprès des groupements ethniques du Nouveau Monde. Tandis que M. Stevenson s'engageait à l'égard des Américains d'origine germanique à obtenir l'unité de l'Allemagne et son indépendance totale, le général Eisenhower assistait à la trente et unième réunion annuelle des tribus indiennes, où on le voit, ci-dessus, avec les membres du conseil de la tribu des Navajos.

ALI KAN EXAUCERA-T-IL LA PRIÈRE DES JOURNALISTES D'HOLLYWOOD ?

DIVORCE ou réconciliation ? Telle est la question que se pose toute la presse hollywoodienne à propos de Rita Hayworth et d'Ali Khan. Ceux-ci vivent toujours séparés, mais depuis que le prince est arrivé dans la capitale du cinéma il ne se passe pas de jour qu'il ne rende visite à celle qui est encore sa femme et le demeurera peut-être. Cependant, rien ne transperce de leurs intentions. En désespoir de cause, les « échotiers » locaux, las de piétiner vainement devant la maison de la belle Gilda, ont adressé au prince cette prière de style oriental, qui ne devait pas le laisser insensible. Las ! Le couple est apparu peu après sur le seuil pour une brève interview, mais il a, une nouvelle fois, parlé pour ne rien dire.

PROPOS DU SCEPTIQUE

LORSQUE S. E. l'ambassadeur de l'Union Soviétique à Paris doit transmettre à M. Robert Schuman une communication de son gouvernement — cela arrive — il dépêche un camarade planton auprès de l'huissier de service au Quai d'Orsay. Si bien que les relations franco-russes se maintiennent, vaille que vaille, à l'échelon le moins élevé de la hiérarchie diplomatique.

Il ne faudrait pas en déduire que le maréchal Staline soumet son ambassadeur en France à un régime spécial de claustration. Car, si l'on en croit le correspondant londonien d'un journal du continent, chaque diplomate soviétique transporte à l'étranger son petit rideau de fer personnel.

Les représentants de l'U. R. S. S. à Londres ainsi que leur personnel, relate notre confrère, vivent à l'ambassade. Ils sont nourris surtout par Moscou. Un navire russe, le *Belostov*, apporte la plus grande partie de leurs approvisionnements. Seuls les fruits, le lait et le poisson sont achetés à Londres. Pour éviter tout contact, les commandes sont passées par téléphone et les livraisons sont reçues à l'entrée de l'ambassade. Chaque samedi, tout le personnel est emmené dans un domaine des environs de Londres, où le week-end se passe en commun. Tous les mois, cependant, l'ambassadeur offre un thé à ses collègues des « démocraties populaires ». Les ambassadeurs consomment alors dans un salon, les attachés, dans un autre et les employés des divers consulats, dans un troisième !

Si l'on doit se garder de porter un jugement sur ces mœurs apparemment singulières, on peut du moins essayer de leur trouver une explication. La Russie — Moscou ne cesse de le proclamer — n'a eu d'autre occupation, au cours de l'histoire, que de travailler au progrès de l'humanité. De fil à couper le beurre en aiguille à tricoter, elle est arrivée à doter le monde moderne de la foudre et de la boussole, du sous-marin et de l'automobile, du ski et de l'avion, du moteur à explosion et à réaction, du canon sans recul et du radar, du bistouri et de la mécanique ondulatoire, du mercurochrome et de la machine à coudre, du pétrole et de l'eau de Seltz... Peut-être, avant le Pôle, a-t-elle même découvert l'Amérique. Mais son génie, sollicité à droite et à gauche, s'est laissé distraire de certaines recherches d'ordre politique. C'est ainsi qu'elle a dû laisser à des théoriciens germaniques l'invention du communisme. C'est ainsi encore qu'elle réinvente l'absolutisme et les classes sociales. C'est ainsi, enfin, qu'il lui reste à inventer... la liberté.

TREMBLE, GIBIER...

... MAIS NON PAS TOI, CHASSEUR !

PAR TONY BURNAND

Plus que la fièvre à forme d'insomnies ou de cauchemars classiquement décrite par tous les auteurs depuis qu'il y a sur terre des chasseurs et qui écrivent, l'approche de l'ouverture me paraît nous donner un peu l'impression ressentie par un animal en laisse, qui tire dessus, et qu'une main — « Pas encore ! » — retient chaque fois désagréablement. Et quand l'heure H est arrivée, je crois aussi que chacun se sent quelque peu désorienté, comme l'animal brusquement lâché qui ne sait plus exactement où il en est : avons-nous tout bien préparé, fait provision des cartouches nécessaires, chargées de tous les plombs éventuellement convenables ? Le chien est-il suffisamment entraîné, les chaussures, parfaitement graissées et, si elles sont neuves, suffisamment cassées ? N'aurions-nous pas dû aller faire quelques essais sur pigeons d'argile à l'école de tir ou face à l'écran cinématographique, si pratique ? Allons-nous « nous retrouver » sur le terrain ou nous couvrir de ridicule au début ?

Tout cela, certes, mieux eût valu s'en préoccuper et s'y préparer en temps utile. L'expérience prouve que les choses se présentent en fait toujours plus simplement qu'on ne le redoute, comme pour les autres examens. Sitôt le fusil au bras, sitôt le contact pédestre repris avec les betteraves au bruissement sec ou mouillé, avec les sillons croulants ou durs, il semble que l'on se retrouve en possession de tous ses moyens, comme si les mois d'interruption n'avaient pas compté.

Et le plus beau, c'est qu'il se passe pour le tir exactement ce dont se réjouit le joueur de tennis à sa première partie depuis l'été précédent : on joue mieux que l'on ne croyait, la mémoire musculaire semble avoir agi dans votre subconscient, vous avoir fait travailler vos mouvements... Hélas ! ces réussites de la première partie sont le plus souvent sans lendemain ; la seconde est mauvaise ; et alors le doute s'insinue en vous, la crainte, puis l'énervement, puis la colère, puis la panique ; on rate les coups les plus faciles, on maudit à grands cris l'armurier, qui vous a vendu des cartouches « infectes », les enfants, qui ont sûrement joué avec votre fusil, cette saleté de chien, que votre femme gâte stupidement et qui n'est pas fichu de retrouver la voie du perdreau désailé (sûrement raide dans ce périmètre-ci... mais n'était-ce pas 10 mètres plus loin ? On ne pense jamais à prendre un repère...)

A LA CHASSE COMME A LA PÊCHE ON RESTE JEUNE A TOUS LES AGES

Comme toutes les colères, la colère que l'on éprouve est mauvaise conseillère. On veut violenter ce que l'on prend pour de la malchance, de l'injustice : on vise, alors que normalement on tire au coup de bras les deux yeux ouverts ; on vise en tâchant de se remémorer ce qu'écrivait le général Journée, ce qu'un « vieux Nemrod » conseillait dans quelque revue — voyons, qu'est-ce qu'il disait donc ? Tirer devant et en haut quand l'oiseau passe en travers, le couvrir s'il monte ?... Mais n'était-ce pas s'il descend... ?

Cette fièvre paralysante et génératrice de tremblement, cette possibilité d'énervement sont en elles-mêmes, à y bien réfléchir — et l'on n'y manque pas, l'âge venu — le signe certain d'une immense, et précieuse, et irremplaçable qualité : la jeunesse !

Je veux bien qu'à la chasse comme à la pêche on reste jeune à tous les âges, que toutes deux conservent en vous presque éternellement cette acuité dans les sensations, cette vivacité dans les nerfs, cette instantanéité dans les réactions, les coléreuses en particulier ; mais cela se trouve très vite associé aux données de l'expérience, laquelle vous apprend que ni l'étonnante adresse de la première séance ni le lamentable « pétouillage » de la seconde ne sont probants, ne correspondent à votre réelle valeur et que dès la troisième on aura repris sa classe normale, bonne, honorable ou très moyenne.

Existe-t-il un moyen — en dehors de l'âge qui est bien le dernier à souhaiter ! — de se défaire de cette émotion inhibitrice, de prévenir ce désarroi qui vous rend injuste à la fois pour votre armurier, votre famille, votre chien, votre gibier et vous-même ? Je ne le pense pas, sinon j'y aurais recouru depuis longtemps, moi, vieux batteur de plaines et de guérets, que l'envol d'une compagnie ou le passage affolant de dix compagnies à la fois sur ma tête rend aussi tremblant et désarmé qu'à mes premières ouvertures de gamin.

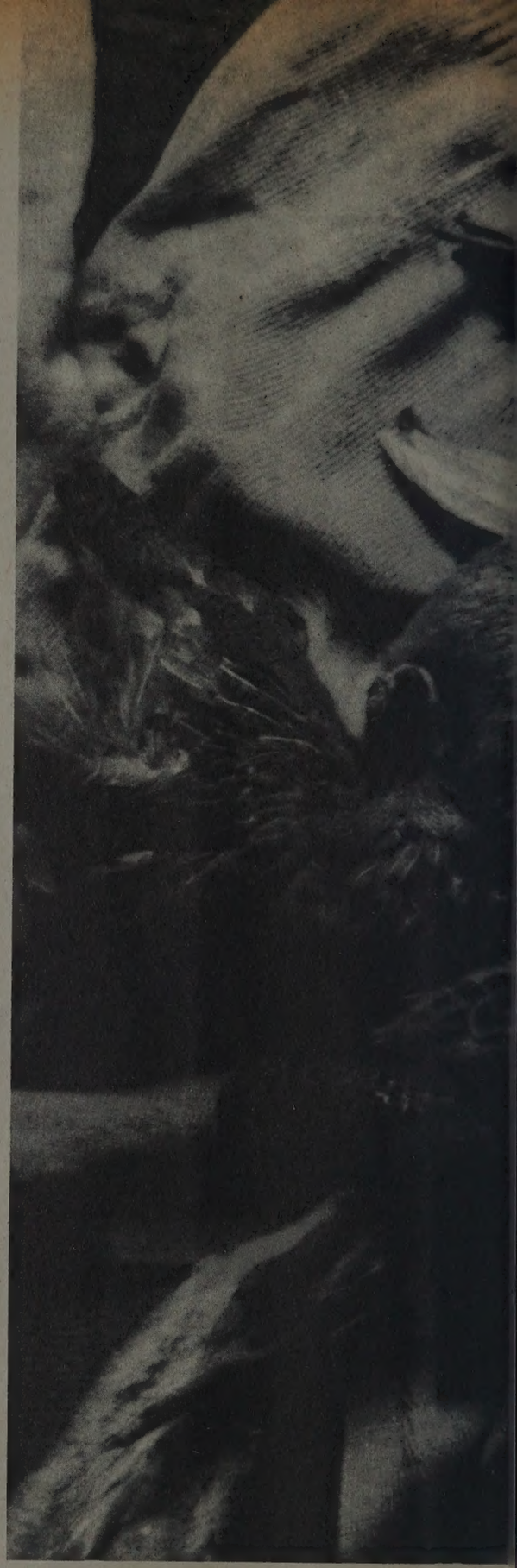
Le seul moyen, c'est une maîtrise à laquelle on sache pouvoir faire la plus absolue et sereine confiance. Elle n'est pas donnée à tout le monde ou, plutôt, ne l'est qu'aux vrais très grands fusils et aux prétentieuses mazettes. Nombreux sommes-nous qui savons ne pas appartenir à la première catégorie et ne voulons pour rien au monde ressortir à la seconde.

LE BON CHASSEUR DOIT ÊTRE MAITRE DE SES NERFS ET PARFAITEMENT ENTRAINÉ

L'école de tir est à ce point de vue, comme à celui de la promptitude dans les réflexes, une chose fort utile. Un fusil, comme une raquette ou une queue de billard, c'est autre chose que des bras et des jambes, dans les muscles desquels le mouvement une fois fixé se retrouve instantanément presque égal dans sa précision à ce qu'il était avant l'interruption. Le fusil est indépendant de vous ou du moins n'arrive à devenir vraiment un prolongement de votre organisme que grâce à une collaboration suivie. Le piano n'échappe pas aux doigts du pianiste, celui-ci en retrouve les notes avec une plus ou moins grande dextérité. Le fusil, lui, reprend son indépendance pendant vos séparations ; or pour que l'on tire bien il ne doit faire qu'un avec vous : le geste d'épauler, le « pointage » vers le but doivent être aussi automatiques et instinctifs que le maniement du volant pour le conducteur, du guidon pour le cycliste. Si l'on commence à y penser, si l'on doit donner des ordres à son arme et vaincre son inertie ou ses fantaisies, c'est comme si l'on réfléchit à la largeur de la voiture, à la position de l'aile : on a toutes chances de rater son virage et de heurter l'obstacle ; on est en tout cas certain de ne plus jouir du paysage ni même de la conduite.

« Cet Un Tel est étonnamment doué, entend-on dire à propos d'un camarade de chasse au tir régulier comme un mouvement d'horlogerie, comment fait-il ? Il tirerait les yeux fermés que cela tomberait quand même... »

Comment il fait ? Il brûle tant de milliers de cartouches par an et ne cesse pas de tirer ; après la fermeture générale il chasse la sauvagine puis la bécasse, en mars, et le lapin, jusqu'à



Perdreaux et caille

fin avril ; plus tard, il tire des corbeaux à la 22 ou le pigeon vivant ou d'argile. J'en connais même, de ces étonnants « Un Tel », qui font régulièrement ce que les Anglo-Saxons appellent *dry firing*, du maniement d'armes, non pas celui du troupier, mais celui du chasseur. Ils montent leur fusil, à la campagne ou chez eux, ne le chargent pas, mais épaulent rapidement, visent n'importe quoi, tournent le dos à ce qu'ils ont

ableau d'ouverture, agrémenté de « la » lièvre du coin

choisi comme but fixe, se retournent, épaulent et voient s'ils sont dedans. Ou bien ils visent les hirondelles, les corbeaux, leur chien galopant (en prévision du lièvre et des grands animaux). Ils ne s'en vantent pas, ils ne révèlent pas ce petit truc, parce qu'il est fameux et leur assure dès l'ouverture une avance étonnante sur les camarades.

Je peux à ce point de vue, et bien que le moi soit toujours haïssable, citer une expérience personnelle relativement récente et fort instructive à mes yeux.

Habitué, familier, voire intime du fusil de chasse ordinaire, j'ai voulu me mettre à la carabine pour tirer les grands animaux. Entraîné au tir les yeux ouverts et le coup jeté à bout de bras, j'ai instinctivement fait de même avec la carabine. laquelle s'est hâtée de me rappeler à l'ordre, de me rappeler qu'avec elle il faut vraiment viser. Mais l'union de l'arme et du corps n'était pas faite, les réflexes n'étaient pas acquis, la confiance ne jouait pas encore, ni le minimum d'automatisme qu'elle entraîne.

Navré de mes insuccès répétés, humilié, bafoué par cette arme, j'allais la mettre définitivement au râtelier lorsqu'un vieux chasseur de fauves à qui je m'ouvrais de ces funestes projets

Aurai-je lieu d'arborer cette année un si large sourire ?

Vous voyez bien que je sais aussi rapporter !

(comme disent les rédacteurs de chiens écrasés dans la presse quotidienne) me donna le conseil sauveur : « Allez au stand de Versailles avec cent cartouches en poche, faites placer devant vous, à 50 mètres, une cible de taille moyenne et tirez, tirez, tirez... dans toutes les positions, à la surprise ; puisque la cible est immobile, soyez mobile vous-même, courez, arrêtez-vous et tirez ; en un mot, familiarisez-vous avec votre carabine, et vous verrez ! »

J'ai vu. Sans avoir eu besoin de brûler mes cent cartouches je mettais dans la petite cible à tout coup, en me jouant, et la queue tire-bouchonnée des sangliers avait beaucoup moins loisir de me narguer !

Par exemple, lorsque je reprenais le fusil lisse, nous devions refaire connaissance, comme s'il m'en voulait de le trahir.

IL DOIT AUSSI NE FAIRE QU'UN AVEC SON ARME, POURVU QU'ELLE SOIT BIEN ADAPTÉE

Des jeunes me demandent souvent ce que je pense de leur fusil, dont « papa » vient de leur faire cadeau ou qu'ils ont hérité du « cher oncle » : « Est-il bon ? » Je leur réponds toujours : « Bien sûr, il est bon, il est même fameux, mais ne croyez pas pour cela qu'il vous permettra de faire des merveilles. Il ne vaut peut-être rien pour vous, alors qu'il serait excellent pour moi, ou vice versa, parce qu'un fusil doit être adapté à la conformation du tireur, et non le contraire. »

Certes le contraire — l'adaptation du tireur à son fusil — finit toujours par se produire à la longue et au détriment du premier, qui acquiert de mauvaises habitudes, une mauvaise position pour arriver à corriger les défauts de son arme. Trop peu de jeunes chasseurs et de femmes désireuses de s'y mettre se préoccupent de cette adaptation à leur couche, et à leur œil aussi — la fameuse théorie, qui fait en ce moment couler tant d'encre outre-Manche, de l'œil maître. Combien de maris offrent gentiment à leur femme le ravissant petit 20 du bon faiseur et sourient ensuite avec pitié de sa maladresse (décidément la pauvre chérie n'est pas douée !), sans songer un instant que pour un supplément minime de dépense, ou pour le même prix, ils auraient pu et dû faire adapter par l'armurier le joli joujou aux caractéristiques corporelles de cette jeune femme. Peut-être après tout certains d'entre eux le savent-ils et s'en abstiennent-ils volontairement, cyniquement, pour qu'elle ne les surclasse pas ou peut-être — c'est si vilain que j'ose à peine y arrêter mon esprit — avec l'idée que, tirant irrémédiablement mal, elle renoncera à venir avec eux à la chasse.

Cela n'a pas été très brillant, parce que... parce que...

Sur ce, messieurs, sur ce, chères petites dames, chassez maintenant, tirez, tirez, tirez ! Mais ne tirez ni dans la direction de vos voisins, ni dans celle des rabatteurs, qui ne vous ont rien fait, ni dans celle des chiens, qui font de leur mieux. Ne tirez pas non plus le gibier à distance ridicule, sous prétexte qu'il risque plus que vous, qu'un plomb perdu... Le lièvre, s'il vous part au delà de quarante pas, les perdreaux, au delà de trente-cinq, ne les tirez pas, suivez-les avec vos canons, faites avec eux du *dry firing*, mais ne risquez ni de les apeurer ni surtout de les blesser inutilement. Tirez les alouettes au cul levé tant que vous voudrez, c'est un excellent entraînement ; vous en raterez neuf sur dix, puis huit seulement, puis sept, et vous verrez combien cela améliore votre moyenne sur le perdreau.

N'oubliez pas enfin qu'à côté de l'indispensable discipline musculaire il est, pour faire un bon chasseur en plus d'un bon tireur, une autre discipline plus essentielle encore : la discipline sportive. Mais je ne vais pas vous faire un sermon là-dessus... Vous avez déjà bien assez de raisons de vous mettre en colère et d'évoquer dans la plaine les mânes du plus connu des généraux napoléoniens !

S'il tarde encore, nous serons bons derniers sur la plaine...

Ils ne reviennent jamais bredouilles

UN QUATUOR DE TRÈS GRANDS FUSILS, dont (au centre) le comte J. de Beaumont et (à droite) le comte de Gouvion-Saint-Cyr.

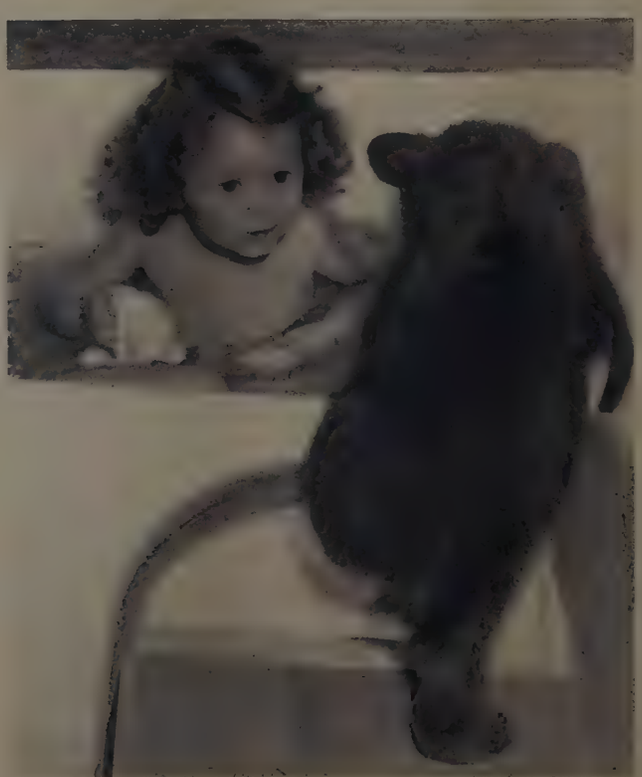
ÊTRE ADOPTÉ PAR LES ENFANTS DU DIRECTEUR D'UN ZOO

N'EST PAS UN PRIVILÈGE DE TOUT REPOS...

confiait un jour
ce jeune ourson
à son ami chien...

MES DÉBUTS DANS LA MAISON ?

Je vais te les conter. Me voici donc, un matin, batifolant, mordillant les tapis, flairant les abords de l'office, lorsque j'entre tout à coup dans la salle de bains, où les deux ravissants bambins barbotaient dans la baignoire.



VOYONS UN PEU CETTE EAU

Avisant un siège, j'y monte et j'avance prudemment une patte, puis l'autre. Mais voilà-t-il pas que mes diables m'attrapent, me tirent et me font faire un plongeon qui n'était pas au programme. Et après m'avoir bien baigné, ballotté, trituré, hop !...

LES QUATRE FERS EN L'AIR...

... on me rejette sur le tapis comme un jouet usé, pauvre bébé mouillé. Tiens, en me voyant dans la glace je me suis fait pitié !

UN BON RHUME

Voilà ce que j'ai gagné dans cette aventure. Mais, soyons justes, les petits bourreaux m'ont mis au lit, emmailloté, emmitouflé.

ET UN BON BIBERON CHAUD...

... est venu sceller notre réconciliation. Ils me font encore, de temps à autre, quelques misères, mais, tu sais, je les aime bien quand même, ces jeunes tyrans. Ils sont si gentils !

Reportage photographique Hugh S. Davis.

LE CHARBON

PROBLÈME N° 1 DE LA SIDÉRURGIE FRANÇAISE (*)

PAR RENÉ BRANELLEC

C'est un véritable match auquel on a l'impression d'assister lorsqu'on se penche sur les multiples aspects de la compétition industrielle qui vient de s'ouvrir. A la vérité, c'est une partie dangereuse, brutale, dans laquelle sont engagés des mises colossales et l'intelligence, le labeur, le génie des chercheurs, des ouvriers, des cadres, des hommes de gouvernement et les pays tout entiers de même que la communauté européenne elle-même.

Des millions d'heures d'études et de travail manuel, des centaines de milliards de francs d'investissements, ainsi se traduit sèchement l'effort de modernisation de notre sidérurgie dans les quatre dernières années. Pourtant, tout cela risquerait d'être stérilisé — et pourrait, à la limite, se transformer en un handicap — si l'outil ainsi perfectionné était condamné à « tourner » au ralenti ou avec de constants à-coups.

Dans l'organisation actuelle deux goulots d'étranglement apparaissent immédiatement :

1° Pénurie de coke ;

2° Pénurie de ferraille.

Dans la perspective du traité Schuman s'ajoute un autre obstacle : l'insuffisance des moyens de transports économiques. Celle-ci pourrait devenir rapidement mortelle pour la Lorraine.

LA FRANCE MANQUE DU COKE POUR LEQUEL LA RUHR DEVIENT LE GRAND FOURNISSEUR DE L'EUROPE

Il semble étrange qu'avec une ressource totale de 10 à 12 milliards de tonnes de charbon la France métropolitaine soit incapable de produire les 75 millions de tonnes qui lui sont nécessaires chaque année. A cela plusieurs raisons peuvent être données.

Les mines françaises, avant la guerre, ne fournissaient à notre sidérurgie que le tiers des charbons industriels qui lui étaient nécessaires.

Cette situation avait eu tendance à se stabiliser, les importations ne soulevant de difficultés insurmontables ni en matière de transport, ni

(*) Voir *France-Illustration* des 16 et 23 août 1952.

La cokerie de Carling, en Lorraine, applique un des procédés nouveaux (brevet July) qui permettent d'utiliser les charbons lorrains pour la fabrication de coke métallurgique.

en matière de devises, ni du point de vue de la production des pays exportateurs. Au surplus, les grandes sociétés sidérurgiques s'étaient assuré des participations importantes dans plusieurs mines étrangères, notamment en Angleterre, en Pologne, aux Pays-Bas et en Allemagne.

La dernière guerre a détruit cet équilibre, et l'économie française s'est trouvée devant un problème nouveau.

Premier fait : une chute générale des livraisons européennes.

L'Angleterre n'est plus à même d'exporter. Alors qu'elle nous avait livré en 1929 plus de 13 millions de tonnes, elle nous a envoyé en 1950 : 1,25 million de tonnes; en 1951 : 0,6. En admettant même qu'elle augmente, cette année, de 2 à 3 millions de tonnes ses exportations charbonnières en Europe occidentale, notre part resterait infime : elle retrouverait, au mieux, le faible niveau de 1950.

La Hollande nous expédie moins du dixième des contingents d'avant guerre. Les charbons belges sont chers et de qualité discutable. La Pologne poursuit un effort d'équipement tel que ses livraisons de charbon industriel à l'étranger seront de plus en plus faibles.

Les importations de charbon américain, totalement inconnues avant la guerre, apportent aujourd'hui un précieux appoint. Mais, payables en dollars, grevées de frais de transport considérables, elles constituent un élément trop coûteux, donc antiéconomique, de la solution.

Reste la Ruhr. C'est d'elle en définitive que nous dépendons. Bien plus, c'est vers elle que l'Europe entière se tourne. La commission économique de l'O. E. C. E. *prévoit 40 à 50 millions de tonnes de déficit en charbon pour l'année 1956*, si la politique actuelle se poursuit.

Le deuxième fait est la perte des garanties fournies par les participations des sociétés sidérurgiques. C'est la conséquence des nationalisations anglaise, néerlandaise, polonaise et de la mise sous séquestre des houillères allemandes.

Le troisième fait est la ratification du traité Schuman, qui, dans son état présent, justifie des craintes sérieuses.

C'est à partir de ces données qu'il faut examiner le double problème posé par l'approvisionnement quantitatif et qualitatif du pays.

AVEC TROIS MILLIONS DE TONNES SUPPLÉMENTAIRES PAR AN LA FRANCE POURRAIT GAGNER LA BATAILLE DU CHARBON

La première réaction de la France, face au déficit européen et au sien propre, a consisté à développer sa production. Les mesures prises ont porté effet. De 47,6 millions de tonnes en 1938, la production nationale s'est élevée à 55 millions en 1951, le rendement fond passant de 829 à 1.307 kilos.

Pour 1952 le déficit à combler est d'environ 12 millions de tonnes, compte tenu d'une production nationale de 58 millions de tonnes, qui dépasserait le record de 1951.

Où trouver ces 12 millions de tonnes ? Si la France est à 108 % de son rendement en 1938, la Belgique, la Sarre, l'Italie, les Pays-Bas sont à 99 % et l'Allemagne vient bonne dernière avec 78 %. Un simple coup d'œil jeté sur les chiffres de la production européenne montre que la seule amélioration notable à attendre, en dehors de notre propre effort, vient d'un développement de la production allemande.

L'O. E. C. E. constate qu'au rythme présent il faudrait quinze ans à l'Allemagne occidentale pour retrouver sa production de 1938.

Les experts du traité Schuman, moins pessimistes, font état d'un relèvement de production, en Allemagne, de 51,2 millions de tonnes pour 1953-1954, par référence à 1950.

Le rendement devrait passer à 1.500 kilos en 1952 pour s'élever progressivement jusqu'à 2.000 kilos en 1955.

Sur le papier le problème quantitatif est ainsi résolu. Les importations américaines (qui, à raison d'une prime de 2.000 francs par tonne,

ÉTIENNE AUDIBERT, président des Charbonnages de France, né à Marseille le 14 mai 1888. Reçu en 1907 simultanément au concours d'entrée de Polytechnique et de l'École normale. Opte pour Polytechnique, d'où il sort, en 1910, major de sa promotion. Ingénieur du corps des Mines.

Lieutenant, puis capitaine d'artillerie pendant la guerre 1914-1918.

Après la guerre, dirige le service des recherches du comité central des Houillères de France, qui, après la nationalisation, devait prendre le nom de C. E. R. C. H. A. R. (Centre d'études et de recherches des charbonnages) et demeurer sous la direction de M. Audibert.

Maire de Senlis sous l'occupation. Condamné par les Allemands à six mois de prison en 1942 et déporté, le 7 juin 1944, à Neungamme.

A son retour, en mai 1945, est nommé vice-président du Conseil général des mines, puis président de l'Électricité de France. Elu, en janvier 1948, président des Charbonnages de France, M. Audibert quitte l'E. D. F.

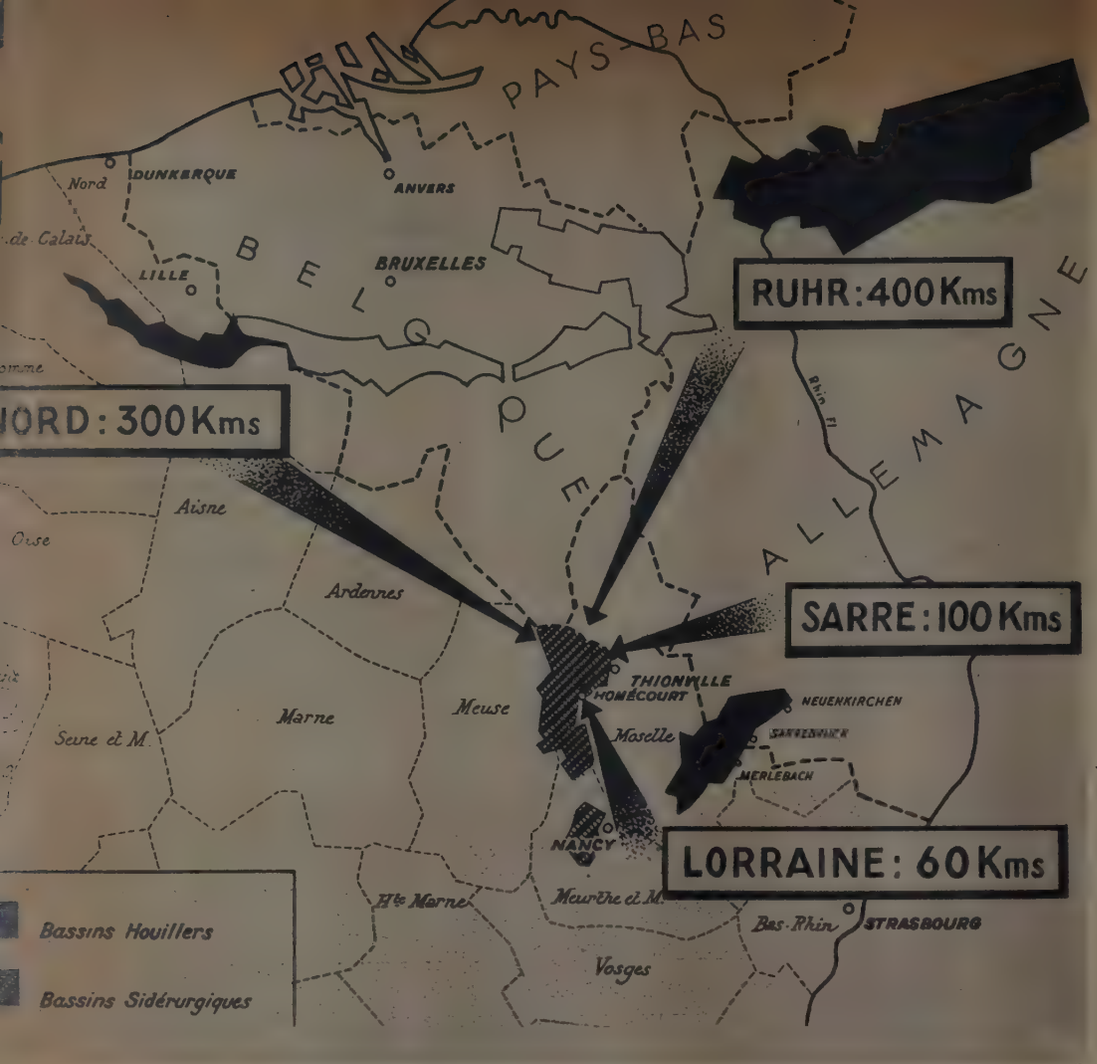
Grand officier de la Légion d'honneur, M. Audibert a consacré de nombreuses études aux problèmes de la sécurité dans les mines ainsi qu'à l'utilisation des combustibles solides. Il s'attache à relier la recherche scientifique et l'action pratique.

ROGER CADEL, directeur général des Charbonnages de France. 61 ans. Ingénieur de l'École des mines de Paris, promotion 1913. A fait toute sa carrière dans la mine, spécialement à Petite-Rosselle, en Lorraine, où il fut ingénieur du fond de 1919 à 1931, puis ingénieur en chef du fond pour devenir, en 1938, directeur général de cette même mine.

Mis à la disposition des Établissements de Wendel pendant l'occupation, le jour même de la libération de Petite-Rosselle il y retourna afin d'éviter les dommages qui pouvaient y être causés.

Nommé directeur général des services techniques du Bassin de Lorraine en 1947 et, deux ans plus tard, directeur général des Charbonnages de France.

Dirige actuellement l'exploitation des neuf bassins houillers qui en dépendent.



Ci-dessus : les bases d'approvisionnement de la sidérurgie lorraine. — **Ci-dessous :** l'usine de la Sovaco, création des Aciéries de Thionville, produit, comme Carling, du coke industriel à partir des charbons lorrains. Le procédé employé, dû à M. Burstlein, est basé sur l'utilisation de tamis incolmatables, dont on voit ici une batterie.

ont coûté au Trésor plusieurs milliards) ne paraissent plus s'imposer... En fait, on sera très heureux pendant quelques années encore de recourir à elles.

Voyons l'aspect qualitatif. Notre sidérurgie doit actuellement chercher à l'extérieur 65 % de son coke ou des charbons pouvant être transformés en coke. Le problème est double.

Il convenait d'abord d'augmenter la capacité de cokéfaction, devenue insuffisante en raison de l'accroissement de la production d'acier. La construction de cokeries nouvelles a permis de substituer à des achats de coke à l'étranger des achats de charbons à coke moins onéreux, d'un transport plus commode et susceptibles d'être valorisés par l'utilisation des sous-produits. En 1951 la France a pu produire 9 millions de tonnes de coke contre 5 millions en 1929. Mais les besoins dépassent 12 millions de tonnes par an. Il s'agit donc de réduire la dépendance excessive de notre sidérurgie à l'égard de l'étranger — notamment de la Ruhr, qui se trouve être à la fois son fournisseur et son principal concurrent.

LA CHANCE DE LA SIDÉRURGIE LORRAINE : LE CHARBON UTILE S'EST RAPPROCHÉ A 60 KILOMÈTRES

L'UTILISATION en sidérurgie de charbons traditionnellement considérés comme non cokéfiables — cas des charbons lorrains — fut tentée pour la première fois de façon scientifique par un Sarrois, M. Hoffman. Avant lui, dans quelques usines de Silésie, de Sarre et de Lorraine, on avait réussi à tirer parti de combustibles médiocres en tassant la charge de charbon avant la cuisson. On améliorait ainsi la qualité du coke. C'était un fait d'expérience dont on ne s'était pas soucié d'élucider les raisons. M. Hoffman en eut l'idée. Tandis qu'il continuait ses recherches, un jeune ingénieur français, M. July, des Charbonnages de France, analysa minutieusement, de 1945 à 1948, les nombreuses variétés de charbons lorrains et étrangers en vue de déterminer leurs diverses aptitudes à la cokéfaction. Un ingénieur en chef des Aciéries de Longwy, M. Eugène Burstlein, entreprit une étude analogue. Enfin, une cokerie expérimentale fut créée à Marienau avec la participation des Houillères de Lorraine, de la sidérurgie, de la Régie des mines de la Sarre et des Charbonnages de France.

Quand on sait que le coke représente environ 35 % du prix de revient de l'acier Thomas et que la consommation annuelle de combustibles sidérurgiques en France porte sur un chiffre d'affaires d'une centaine de milliards de francs, on comprend l'intérêt attaché à la solution du problème. On le voit mieux encore si l'on ajoute que la tonne de coke sidérurgique allemand rendue en France, aux hauts fourneaux, coûte 8.250 francs, alors qu'elle revient à 4.200 francs à la sidérurgie allemande. Enfin, un coup d'œil sur la carte *montre l'extraordinaire vocation industrielle de la Lorraine, seule au monde située à la fois sur le charbon et sur le minerai.* Dès l'instant que ce charbon, jusqu'à présent inutilisable dans les hauts fourneaux, trouve son emploi en sidérurgie, la chance lorraine dans la formidable compétition de l'acier devient exceptionnelle. Au lieu des 400 kilomètres et des 340 kilomètres séparant respectivement la Ruhr et le Nord de la sidérurgie lorraine, celle-ci voit le charbon utile se rapprocher à 60 kilomètres. En outre le charbon lorrain représente *la moitié des réserves françaises* et admet les conditions d'exploitation les plus modernes et les plus économiques : 6 milliards de tonnes, par veines d'une puissance (épaisseur) allant de 2 mètres jusqu'à 10 mètres. Le rendement fond, avec 2 tonnes par jour, est *le record européen.* La production, de 12 millions de tonnes en 1951, doublait presque celle de 1938. Elle passera à 15 millions en 1955 pour atteindre 20 millions de tonnes en 1960.

Les résultats obtenus par M. July, par M. Burstlein et par l'équipe de Marienau sont probants. Le stade des essais de laboratoire ou semi-industriels est dépassé, et la production industrielle de coke sidérurgique en partant des charbons lorrains est en route.

Le progrès déjà réalisé est énorme, puisque les pourcentages de dépendance (65 %) et

Ci-dessus, à l'usine sidérurgique d'Hagondange les fours sont chargés par « coal car » ; **ci-dessous,** dans les mines modernes la « recette » du fond est acheminée par bandes convoyeuses jusqu'au « skip » qui l'amènera à la surface.

d'approvisionnement national (35 %) de la sidérurgie devraient normalement être inversés.

Les Charbonnages de France escomptent, pour 1953, une production en Lorraine de 2.700.000 tonnes de coke sidérurgique, de 4 millions en 1956 et de près de 7 millions vers 1960. Ajoutons que l'on pense atteindre, d'ici quelques années, en Lorraine, les couches de charbon moins jeune, de moins haute teneur volatile, donc directement cokéfiable.

Reste encore à acheminer ces charbons. Ceux-ci, bien qu'étant à 60 kilomètres de la sidérurgie, paient actuellement 700 francs par tonne de frais de transport à la S. N. C. F. Un téléférique ou un canal permettrait l'acheminement du charbon à des prix moitié moindres. Mais le téléférique ou le canal, comme l'extraction de charbons directement cokéfiables et même la production suffisante de coke grâce aux techniques nouvelles, nécessitent plusieurs années. La réalité présente, c'est la dépendance de la sidérurgie française à l'égard du coke allemand.

On peut certes abaisser la « mise au mille », c'est-à-dire le rapport coke-minerai, et diminuer ainsi la consommation de coke en ajoutant de la ferraille dans les hauts fourneaux. La question n'a malheureusement qu'un intérêt théorique du fait de la pénurie de ferraille.

IL FAUT ÉTANCHER NOTRE HÉMORRAGIE DE FERRAILLE

C'est le deuxième goulot d'étranglement de la sidérurgie française, qui affecte spécialement ses aciéries Martin et électriques du Nord, du Centre et de l'Ouest. Un très gros effort de modernisation et de développement est fait dans ce secteur pour répondre à la demande croissante d'aciers de qualité.

Pour satisfaire aux besoins normaux des aciéries Martin, électriques et des hauts fourneaux, également consommateurs de ferraille, il faudrait à la sidérurgie française environ 250.000 tonnes de ferraille de récupération par mois, s'ajoutant aux chutes propres des usines. Elle en trouvait moins de 200.000 tonnes au cours des derniers mois.

Naguère le marché français offrait beaucoup plus de possibilités d'approvisionnement. Mais la demande intérieure étant alors moins forte, des courants d'exportation s'étaient établis à destination de l'Angleterre, grosse productrice d'aciers Martin. Après un régime d'accords contractuels — il subsiste partiellement — qui s'était révélé insuffisant et devant la pénurie croissante, une réglementation autoritaire a été établie. Les prix comme la répartition et les exportations ont cessé d'être libres. Il s'est immédiatement produit un marché noir actif avec exportations plus ou moins licites. Les licences sont parfois délivrées avec une indulgence excessive, et, quand elles ne le sont pas, la ferraille passe cependant les frontières.

La S. N. C. F. est un fournisseur de ferraille particulièrement sollicité, de même que les compagnies de navigation pour leurs navires arrivés à bout de carrière. Les sidérurgistes voudraient que les unes et l'autre fussent mises dans l'obligation de leur céder le matériel hors d'usage. C'est, semble-t-il, le remède le plus efficace. Reste à l'appliquer.

LA MOSELLE CANALISÉE SERA L'ARTÈRE VITALE DU BASSIN LORRAIN

La part des frais de transport dans la sidérurgie et dans les mines est considérable (environ 20 % des prix de revient). Il s'ensuit que l'on peut modifier profondément les conditions d'existence d'une région sidérurgique et minière en changeant, d'une façon très modérée en apparence, les tarifs de transport qui lui sont appliqués.

D'une étude faite par M. Hutter, ingénieur en chef de la S. N. C. F., il apparaît que le prix du transport de la tonne kilométrique est moitié moins élevé sur péniche que sur rail (1 fr. 80 contre 3 francs).

Ces considérations sont à la base du projet de canalisation de la Moselle. La Lorraine comme la Sarre et le Luxembourg le considèrent d'une importance capitale pour leur avenir. Un regard sur la carte le fait comprendre.

D'un côté, le groupe colossal des mines et des industries de la Ruhr, en bordure du Rhin et à 250 kilomètres de Rotterdam.

De l'autre, le groupe lorrain-sarrois-luxembourgeois, implanté à plus de 400 kilomètres d'Anvers ou de Dunkerque par voie ferrée, à 850 kilomètres de Rotterdam par voie d'eau. D'où un grave handicap pour ses exportations.

Une seconde difficulté provient, nous l'avons vu, du fait que la Lorraine dépendra pendant de nombreuses années encore de la Ruhr pour son approvisionnement en charbon à coke. L'acheminement par voie ferrée est très onéreux. La seule voie d'eau existante, Thionville-Strasbourg et le Rhin, indirecte et longue, comporte au surplus le désavantage d'une rupture de charge, la partie Thionville-Strasbourg n'étant accessible qu'aux chalands de 280 tonnes, tandis que les péniches rhénanes transportent 1.350 tonnes.

La Moselle canalisée mettrait Thionville à 270 kilomètres de Coblence, sans rupture de charge (au lieu des 510 kilomètres du parcours Thionville-Strasbourg-Coblence).

Mais la S. N. C. F. ? Les chemins de fer allemands ? Le port autonome de Strasbourg ?

On évalue à environ un milliard de francs par an la perte de trafic qui serait causée à la S. N. C. F. En revanche, c'est par 4 à 5 milliards que se chiffreraient les économies réalisées.

Le port de Strasbourg a eu la sagesse de se rallier à la canalisation de la Moselle.

L'exemple des pays neufs exige d'être médité. La Russie creuse le canal Don-Volga ; les Etats-Unis et le Canada se proposent d'aménager le Saint-Laurent pour le rendre accessible aux navires de haute mer ; on ne conçoit plus d'installer une industrie lourde puissante ailleurs que sur une voie d'eau ou sur la mer. La société *United Steel Corporation* construit à Morrisville, sur la rive Atlantique, une usine d'une capacité de 3 millions de tonnes d'acier. Tous les gros centres industriels allemands, anglais, belges, hollandais, cependant proches de la mer, sont situés sur des voies d'eau à grand débit.

Les chambres de commerce et d'industrie de Metz, de Luxembourg, de Trèves, de Coblence et de la Sarre ont constitué une communauté d'intérêts pour faire aboutir le projet de la Moselle canalisée. On chiffre celui-ci à 40 milliards de francs environ, soit 7 milliards pour la partie française, 7 milliards pour la partie luxembourgeoise et 26 milliards pour la partie allemande. La production et la vente d'énergie électrique au Luxembourg et en Allemagne que rendrait possible la canalisation de la Moselle représentant 20 milliards de francs, 20 milliards resteraient donc à la charge de la navigation. Deux ans et demi après le début des travaux (qui s'échelonneraient sur quatre ans) les premiers chalands pourraient circuler. Le trafic intéressé concerne *une dizaine de millions de tonnes par an.*

L'électrification des voies ferrées Valenciennes-Thionville et Valenciennes-Coblence est recommandable. Mais il serait incompréhensible qu'on la considérât comme suffisante. Elle ne l'est que pour M. Hans Christoph Seebohm, ministre allemand des Transports, qui déclarait à Hanovre : « Le gouvernement fédéral considère que le projet français de canalisation de la Moselle dans le cadre du plan Schuman ne présente qu'un *intérêt secondaire* (!). L'électrification des voies ferrées entre la France et l'Allemagne est beaucoup plus importante. Les représentants français et allemands des chemins de fer se sont déjà mis d'accord pour l'électrification de la ligne Valenciennes-Coblence. »

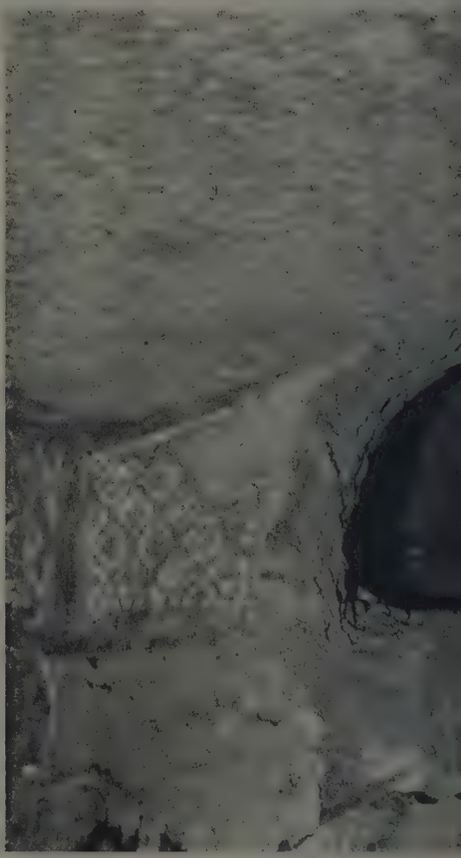
Si cette canalisation n'a qu'un intérêt secondaire, on aimerait savoir ce que pense M. Hans Christoph Seebohm de l'approfondissement à 2 m. 50 du canal Dortmund-Ems, de la canalisation de la Weser moyenne, de la canalisation du Main prolongée jusqu'à Nuremberg, de l'aménagement du Rhin supérieur, de la canalisation du Necker jusqu'à Plocingen. M. Hans Christoph Seebohm s'est-il inquiété de défendre là le point de vue de la Bundesbahn ou celui de la collectivité allemande ?

Si la sidérurgie lorraine abordait la dure concurrence instituée par le plan Schuman sans une voie d'eau la reliant directement à la mer et à la Ruhr, elle se trouverait un jour ou l'autre dans une situation défavorable, quels que soient les magnifiques atouts dont elle dispose d'autre part.

(A suivre.)

A LA VOIE APPIENNE A ÉTÉ ARRACHÉ UN NOUVEAU SECRET

PAR LOUIS VIGNON



QUATRE ETUDIANTS FRANÇAIS Y ONT DECOUVER

Quatre étudiants français passionnés de recherches archéologiques, Joseph Lécuyer, André Lesouëf, Albert Charbon et Louis Vignon, ayant appris au cours d'un séjour à Rome qu'un terrain situé en bordure de la voie appienne cachait des galeries souterraines, décidèrent d'aller à leur découverte.

Ce terrain s'était à un endroit affaissé. Les quatre jeunes archéologues descendirent dans cette excavation, envahie par les ronces. Pensant qu'il s'agissait là d'une salle écroulée, ils recherchèrent la galerie qui, normalement, devait donner accès autrefois à ce lieu souterrain. Examinant attentivement les parois, ils aperçurent soudain à leurs pieds un trou révélateur d'une voûte de galerie. L'ouverture ayant été élargie, ils pénétrèrent dans une galerie funéraire ensablée aux quatre cinquièmes. Ils durent alors ramper, le temps de parcourir quelque 7 mètres, le corps glissant tout juste sous la voûte dangereusement crevassée, pour aboutir à un carrefour plus vaste, aux maçonneries écroulées. A droite montaient les premières marches d'un escalier dont le haut était obstrué ; à gauche partait probablement une autre galerie également bouchée.

Au centre les murs disloqués devaient être ceux d'un ancien lucernaire et d'une architrave de porte.

Escaladant ces blocs de maçonnerie écrasés et coincés les uns contre les autres, les chercheurs virent alors, de l'autre côté, un orifice qui s'ouvrait en contre-bas. Ils projetèrent leur lumière dans cette direction et aperçurent une chapelle souterraine s'étendant au-dessous d'eux.

Rapidement ils se laissèrent glisser du haut du plafond jusqu'à l'intérieur. Ils venaient de découvrir un hypogée païen du I^er^ siècle, comprenant trois tombeaux.

La joie des explorateurs fut immense ; d'abord la fierté d'être les premiers à pénétrer dans ce lieu inconnu, ensuite la satisfaction artistique d'examiner une à une les admirables peintures des tombeaux, puis la véritable émotion de retrouver, après deux mille ans d'oubli, le domaine funéraire des défunts d'une famille romaine dont les corps bien conservés reposent en ce lieu depuis le I^er^ siècle, enfin le souci archéologique de relever minutieusement toutes les traces, tous les indices pouvant apporter quelque renseignement sur l'identification et la reconstitution de cette chapelle.

Les photographies qu'ils prirent alors, et que nous publions dans ces pages, témoignent de la valeur de la découverte.

DANS UNE CHAPELLE, DES PEINTURES ÉTONNANTES

Cette chambre souterraine est une salle de 4 mètres de côté. Elle a été dépouillée des marbres qui la revêtaient, mais fort heureusement les trois tombeaux sont intacts et offrent des peintures d'une rare beauté, aux couleurs parfaitement conservées.

Le premier arcosole, situé en face de l'entrée, comporte une niche en retrait, encadrée par deux paons. Placés sous une guirlande, immobilisés au milieu des fleurs, ces paons retournent fièrement la tête et appuient une patte sur une corbeille de fleurs.

Sur le côté droit du tombeau figure un petit tableau, qui atteste le talent de l'artiste : sous un ensemble d'arceaux, de festons et de guirlandes, une biche et un cerf sont à l'arrêt ; dressés, pattes raidies ils regardent tous deux vers l'entrée de la chapelle, comme s'ils redoutaient en ce lieu, depuis deux mille ans, l'arrivée d'un visiteur. Entre eux se dresse un arbre aux branches tordues et un pilastre soutenant un vase et des fleurs ; à leurs pieds s'étend un parterre de verdure et de fleurs rouges : décor très suggestif de ce qu'étaient autrefois les jardins des villas romaines.

A l'autre extrémité du tombeau, le tableau de gauche est non moins remarquable. Il représente deux petits génies ailés, deux « Amours », garçon et fille, qui, ayant enlacé un chevreau à l'aide d'une longue banderole, voudraient l'entraîner avec eux. Mais l'animal se cabre, refusant de se prêter à leur jeu.

Le deuxième tombeau, creusé à gauche de la chapelle, présente encore un ensemble de tableaux ravissants. Au fond, la peinture principale évoque un paysage aquatique : brins d'herbes, fleurs émergeant des eaux et, sur la berge, deux superbes canards au ventre piqueté de rouge, aux ailes nuancées de couleurs vives.

Sur le panneau de droite, se détachant sur un fond de fleurs, une gracieuse colombe retourne la tête et relève les ailes. Au-dessus du cadre de la colombe, le montant de voûte de l'arcosole est orné de différents motifs de décoration : fleurs, lignes brisées, cercles dentelés contenant des têtes juvéniles entourées de rinceaux. Peut-être faut-il y voir la représentation des saisons ?

Le troisième arcosole, à droite de la chapelle, est un *bisommus* : tombeau à deux places. Il contient encore les squelettes d'un adulte et d'un enfant. La peinture centrale représente, sur un fond de verdure, de fruits et de fleurs, deux poules d'eau, aux larges pattes, qui encadrent un canthare à deux anses décoré d'une tête de lion.

L'ÉPITAPHE DE L'AFFRANCHIE MANLIA FELICITAS

L'ÉTUDE de ces peintures et la comparaison avec d'autres fresques de l'époque augustéenne révèlent qu'elles sont du I^er^ siècle.

Un point surtout restait à éclaircir : quel était le nom de la riche famille romaine qui possédait ce terrain au I^er^ siècle et avait fait édifier ce somptueux hypogée ?

Désireux de faire des photographies en couleurs, Louis Vignon retourna sur les lieux en compagnie de quatorze jeunes pèlerins lyonnais. La permission de camper sur ce terrain privé leur fut du reste accordée sans difficulté par le propriétaire.

Hélas ! ils ne purent pénétrer à l'intérieur de l'hypogée, la galerie d'accès ayant été obstruée dans l'intervalle.

Déçus de cette vaine tentative, ils eurent pourtant l'avantage de pouvoir inspecter l'ensemble du terrain. C'est alors qu'ils remarquèrent un puits antique, dont le haut était fermé par une maçonnerie au ras du sol. Au bas du puits s'ouvrait une large galerie souterraine.

Cherchant à pénétrer dans cette nouvelle galerie, ils découvrirent facilement l'entrée d'une autre salle souterraine, rectangulaire, dépouillée et sans peintures, explorée avant eux, qui devait contenir autrefois des sarcophages. Cette salle communique avec le fond du puits par un large boyau qui rejoint tout un réseau de larges galeries souterraines inondées.

Au-dessus de la salle rectangulaire s'élève un petit édicule antique dans lequel ils eurent la surprise de trouver plusieurs fragments d'inscriptions gisant à terre pêle-mêle et des morceaux de sarcophages impitoyablement brisés. Ces pierres devaient provenir du sous-sol, et en particulier de la salle du bas.

Au milieu de cet enchevêtrement lamentable, une inscription était restée complète ; ils purent la lire et la photographier. A elle seule, cette épitaphe jette une lumière révélatrice sur ce domaine funéraire.

En voici la traduction :

Aux dieux mânes. A Manlia Felicitas, affranchie d'une femme — P. Manlius Epigonus, affranchi d'une femme, à sa très chère épouse — et compagne d'affranchissement, avec laquelle il a vécu trente-cinq ans — et Manlia Flora, leur fille, à sa mère très dévouée — et L. Calpurnius Servatus, à sa belle-mère bienveillante — ont élevé ce monument ainsi qu'à eux-mêmes.

Suit en *post-scriptum* :

Dans ces jardins des Manlii, la parcelle d'un vingt-quatrième — d'arpent que Manlia Salvilla avait aliénée sous la garantie — fiduciaire d'Epigonus pour qu'il la rendît à Felicitas, elle — (Felicitas) a voulu en étendre le bénéfice à sa fille Flora.

Cette épitaphe, qui est du I^er^ siècle, apporte donc des précisions intéressantes sur la composition d'une famille d'affranchis ; elle ajoute aussi des renseignements d'ordre juridique précieux au sujet de l'aliénation fiduciaire et de la transmission héréditaire d'un tombeau pratiquées en ce temps-là.

Les différents tombeaux retrouvés dans ce domaine, à proximité les uns des autres, appartiennent donc à la *gens Manlia* :

La salle rectangulaire sans peinture doit être la chambre funéraire des affranchis Felicitas, Epigonus, de leur fille Flora et de son mari Calpurnius ;

Le luxueux hypogée aux riches peintures peut bien être celui de Manlia Salvilla : l'épitaphe la mentionne comme étant la propriétaire qui céda une partie de son jardin à ses esclaves affranchis ;

Enfin, entre ces deux salles funéraires, des indices permettent de soupçonner la présence probable d'un columbarium.

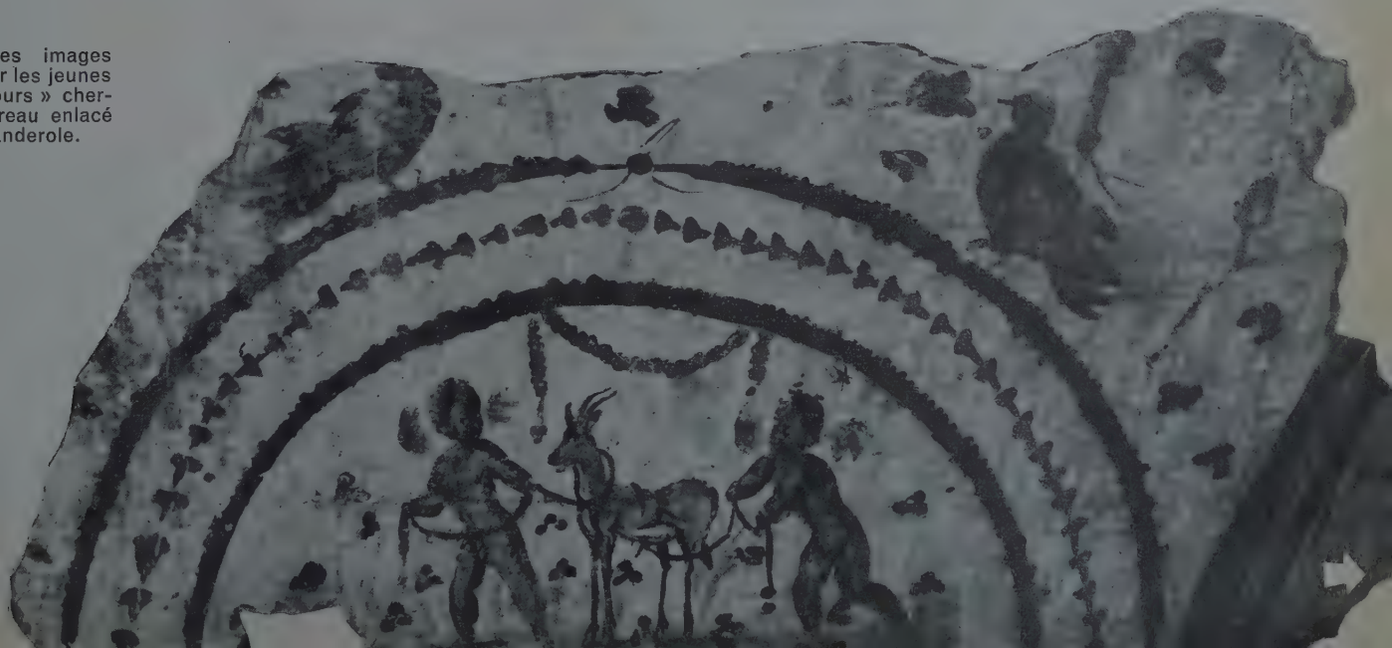
CETTE découverte a été communiquée à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres par M. P. Wuilleumier, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.

Souhaitons qu'un jour prochain des fouilles soient entreprises par un organisme officiel pour jeter une pleine lumière sur cette intéressante découverte.

NE CRYPTE DU I^ER^ SIÈCLE

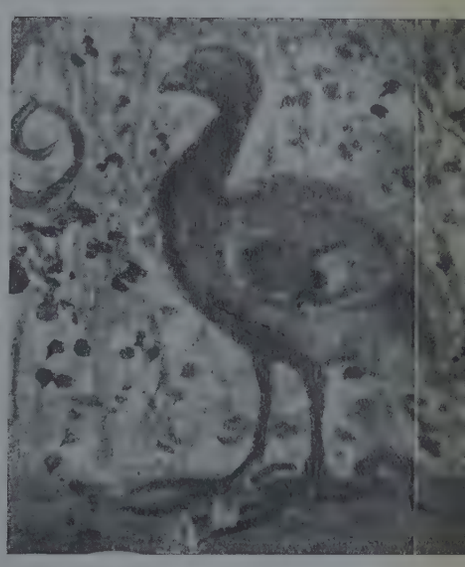
... « ILS APERÇURENT SOUDAIN A LEURS PIEDS LE TROU RÉVÉLATEUR D'UNE VOUTE DE GALERIE (ci-dessus, à gauche) ET EURENT TOT FAIT DE SE LAISSER GLISSER DU HAUT DU PLAFOND JUSQU'A L'INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE (au centre)... »

'une des plus gracieuses images le l'ensemble découvert par les jeunes explorateurs : deux « Amours » cherchent à entraîner un chevreau enlacé dans une longue banderole.



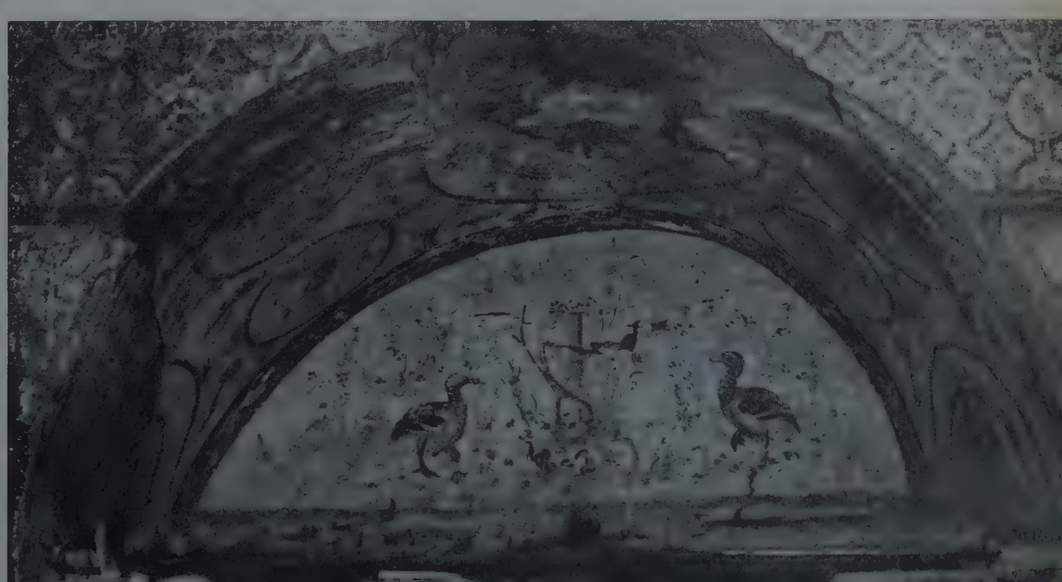
Cette chambre souterraine, **en haut,** a été dépouillée de ses marbres ; heureusement, les peintures restent intactes. Deux paons, dont nous donnons des détails **ci-dessus,** ornent ce tombeau. Dominés par une guirlande, environnés de fleurs, ils appuient une patte sur une corbeille d'où s'échappent d'autres fleurs.

Ci-dessus : cette colombe orne le panneau de droite. **A gauche :** une biche et un cerf regardent tous deux l'entrée de la chapelle.



Au centre : le deuxième tombeau creusé à gauche de la chapelle. **En haut :** le troisième arcosole, à droite de la chapelle, est un « bisomus » (tombeau à deux places). Deux poules d'eau aux larges pattes reproduites, **ci-dessus**, en détail, y encadrent un canthare à deux anses décoré d'une tête de lion.

Certaines fresques évoquent des paysages aquatiques où s'ébattent des canards **(au centre)** piquetés de rouge, aux ailes de couleurs vives.



LES PROPOS LITTÉRAIRES DE GÉRARD CAILLET

KANTERS L'OBJECTIF

Je viens de rencontrer un philosophe qui ne jargonne pas. Je le connaissais depuis longtemps, mais je le prenais pour un historien. A vrai dire, c'est un critique littéraire. Cette louable ambiguïté peut servir à définir provisoirement Robert Kanters. En y joignant toutefois quelques autres.

Il est Belge, mais il a vécu sa jeunesse à Bordeaux... C'est sans doute pourquoi il est capable d'aimer d'un même élan Franz Hellens et François Mauriac.

Il a la dent dure. « En paroles surtout », m'a-t-il assuré, mais quelquefois aussi quand il écrit. Exemple : évoquant le souvenir de Gide mort et du pseudo Victor dans son volume *Des écrivains ou des hommes* (Julliard), Kanters commente : « Un jeune homme que Gide avait pris à partie, si j'ose dire, à Tunis s'est vengé en publiant ses propres souvenirs : un linceul n'a pas de doublure... » Cependant il note avec aménité en tête du même recueil : « On ne trouvera pas ici d'éreintements : il en est parfois de nécessaires dans le mouvement de l'actualité, par décence, par salubrité... Mais à distance, à quoi bon ? »

Critique littéraire, il continue à aimer lire, ce qui ne l'empêche pas de courber les épaules avec découragement quand la pile quotidienne est trop élevée. Il a des goûts précis, mais pas de théories préconçues. Il n'aime pas voir traîner la métaphysique là où elle n'a rien à faire ; il souhaite qu'on juge les écrivains sur leurs qualités littéraires. Mais il demande que l'homme éclaire l'œuvre afin que l'œuvre, ensuite, serve à mieux comprendre les hommes.

Il suit son goût sans jamais céder à l'esprit de chapelle. « Mais si je n'effectue pas de choix délibéré, m'a-t-il expliqué, les œuvres dont je parle finissent quand même par constituer un panorama de ce que j'aime. Ce n'est pas tout à fait par hasard que j'ai consacré beaucoup plus de pages à Bernanos qu'à Maurice Blanchot. On dit pourtant que Maurice Blanchot a publié autant de livres que lui... »

Il ne s'occupe jamais de ce que diront les autres, mais il s'intéresse ensuite à ce qu'ils ont dit : « Je n'ai pas la même optique que Maurice Nadeau, mais j'ai fini par parler de Molloy... » Il en conclut d'ailleurs qu'à un certain niveau toutes les marques d'intérêt se rejoignent : « On n'aime pas forcément une œuvre qui agite tout le monde, mais cela prouve au moins qu'elle vaut la peine d'être discutée. » Il pense que cette mutuelle surveillance des critiques est une caractéristique heureuse de Paris. Jointe à la variété de leurs tendances, elle constitue un excellent crible qui exclut à peu près la méconnaissance totale du génie débutant.

De Robert Kanters son éditeur m'a dit un jour : « Ce sera Sainte-Beuve. » Je n'ai pas rapporté le jugement à Kanters, mais je lui ai demandé ce qu'il aimerait écrire comme « grand essai ».

— *André Gide et son temps...* si j'avais beaucoup d'argent.

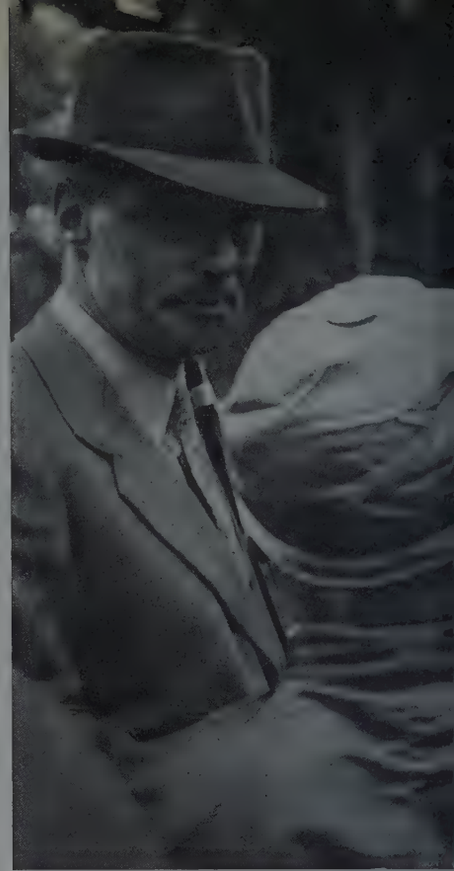
En attendant il a jadis publié un livre, plutôt pessimiste, sur l'avenir de la religion — mais c'était une tentative de sociologue... Il avait déjà étudié Claude de Saint-Martin en historien... Aujourd'hui c'est en littérateur qu'il s'intéresse à l'occultisme et à l'alchimie.

Et puis, on pourrait poursuivre ainsi indéfiniment ; je crois que l'on n'arriverait jamais à cerner totalement le personnage de Robert Kanters. Sans doute parce qu'il se contente d'être lui-même, sans système et sans apprêt. Sans doute parce qu'il s'accepte lui-même avec ses variations. Lisez les études qu'il a consacrées dans son recueil à Jean Genêt ou à Julien Green. Vous trouverez au rassemblement de ces textes échelonnés sur une dizaine d'années, un son surprenant. Aime-t-il un livre ? il le dit. Le suivant le déçoit-il ? il le déplore. Quitte à réveiller son admiration l'année suivante quand la matière s'y prête. Cette objectivité souveraine — celle qui peut être la plus utile au public comme à l'écrivain — je crois que c'est le secret final de Kanters. A travers ces jugements drus, il sait faire surgir l'homme au delà du rempart des livres ; l'œuvre entière se déroule, à force d'avoir été surprise avec ses merveilles et ses manques. Ce qui vaut mieux que de la rendre opaque sous les systèmes.

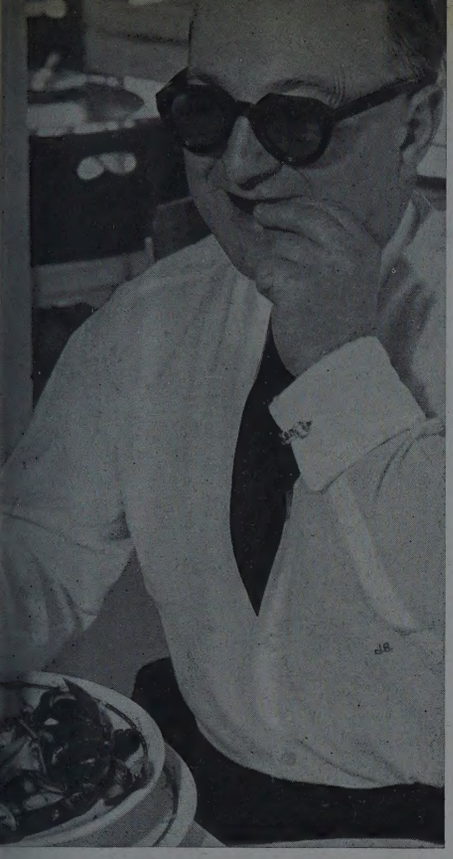
Kanters l'objectif explique Kanters l'ambigu. Si l'on voulait parfaire le portrait il faudrait pourtant y ajouter encore l'humour. Comme je lui demandais si ses lecteurs ne l'accablaient jamais de reproches, il ne me cita qu'un exemple : un coup de téléphone où la voix agressive de l'interlocuteur lui laissa, dès le début, peu d'illusions.

— Vous n'avez pas raccroché ?

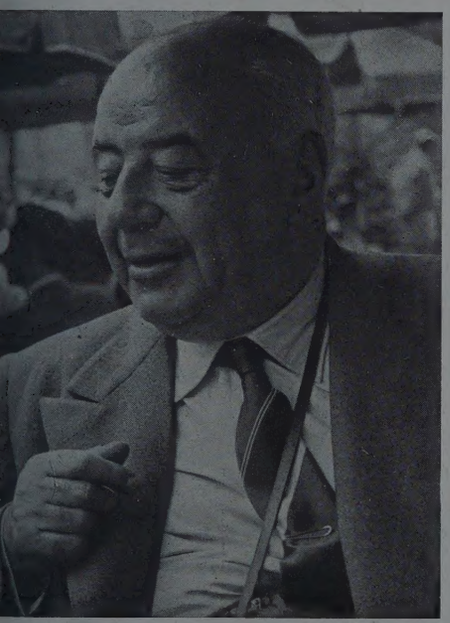
— Il s'était annoncé sous le nom de Jules Renard...



Aux courses, le baron Guy de Rothschild donn
ses instructions à son jockey. **Ci-dessous**
pendant un match de polo très disputé.



4 h. 30 au bar du Soleil. L'heure calme : l. Baylot « tombe la veste » et savoure des oules. **Ci-dessous :** Me Henry Torrès.



LES LIVRES

ALAIN GERBAULT, LE DÉCIVILISÉ

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Les célèbres ouvrages d'Alain Gerbault, *Seul à travers l'Atlantique* et *A la poursuite du soleil,* ne sont pas seulement des aventures de voyage. J'y ai toujours trouvé, pour ma part, une sorte de méditation en sourdine, murmurée plutôt que développée, sur la condition de la nature humaine dans le monde moderne. Le navigateur solitaire, l'ami des peuplades océaniennes, qui connaissent le bonheur pur de la vie primitive, avait pris la mesure de ce que nous appelons civilisation, et il en revisait profondément la valeur.

Cette critique de notre époque tient encore plus de place dans le dernier livre d'Alain Gerbault qui soit demeuré inédit et qu'on vient de publier : *O. Z. Y. U.* (Grasset). Que signifie ce titre énigmatique ? Tout simplement, ces quatre lettres, d'après le code maritime, étaient l'indicatif du voilier de Gerbault. Et si le navigateur a voulu qu'elles fussent inscrites en tête des pages qui constituent ce volume, c'est peut-être pour signifier une nostalgie. Les pages en question sont celles du journal qu'il tint entre ses deux navigations transocéaniques. Il était revenu, en juillet 1929, du tour du monde qui l'avait rendu célèbre, et il avait reçu au Havre un accueil triomphal. Quatre ans plus tard, en 1933, il s'embarquait à Marseille pour un nouveau départ, qui devait être sans retour. *O. Z. Y. U.* est le journal de ces quatre années, où le terrien malgré lui ne cesse de penser à l'évasion sur les mers et dans la solitude.

Durant ces quatre ans Alain Gerbault est d'abord prisonnier de sa gloire. On lui fait fête. On multiplie pour lui les cérémonies, les journées officielles, les consécrations honorifiques. Son petit bateau, le fameux *Firecrest,* sur lequel il a affronté les tempêtes, le suit au cours de ces journées officielles : il est pris en remorque par un bâtiment de guerre, pour remonter du Havre à Paris. Ah ! comme Alain Gerbault fuirait volontiers ces ministres qui lui serrent la main, ces photographes qui l'assaillent, ces gens du monde qui l'accablent d'invitations ! Remarquons toutefois que ce sont encore les ministres qu'il tolère le mieux. Il a le sens de la vie nationale, et il n'entend pas détourner d'une efficacité supérieure les mérites qu'il a acquis.

Mais la société dont il a été détaché si longtemps a perdu presque tous ses prestiges à ses yeux. Il se plaint d'être un « décivilisé ». Il essaie de passer inaperçu. Il loge à l'hôtel sous un faux nom : « J'arrivais ainsi à préserver ma liberté, à retrouver un peu de calme et cette solitude que j'aime ; je ne me sens vraiment désespérément seul que lorsque je suis obligé de subir la compagnie de gens qui ne me comprennent pas. »

Qui donc le comprend ? Qui voudrait admettre que la vie chez les peuples insulaires, sous le soleil tropical, est plus belle que dans un monde prisonnier de l'argent, de conventions sans nombre, d'une vaste hypocrisie ? Les hommes avec lesquels il peut sympathiser, ce sont des solitaires comme lui. Au cours d'un voyage en Afrique du Nord il rencontre un officier méhariste. L'accord est immédiat. « Vous êtes un peu, lui dit Gerbault, comme des marins du désert, et les oasis sont des îles entre lesquelles vous naviguez. »

Alain Gerbault, qui a été un bon joueur de tennis, renoue avec ses anciens amis : Borotra, Lacoste, Cochet, Brugnon... Ce sont les années où l'équipe des fameux mousquetaires défend avec éclat la coupe Davis, et puis va bientôt la perdre. Gerbault assiste aux grands tournois du stade Roland-Garros. Il se souvient du jour où il a vu Cochet enlever le trophée à Tilden. Et il voit celui où Cochet le perd à son tour. Il médite sur la valeur des hommes. Cochet en a-t-il moins quand il est vaincu que lorsqu'il fut vainqueur ? Alain Gerbault s'attache à débarrasser de toute illusion la juste mesure de la vérité humaine.

Cependant, on construit à Sartrouville le nouveau cotre qui doit remplacer le *Firecrest.* Gerbault visite le chantier assidûment. Le navire achevé, il le conduit à Marseille. C'est la traversée de la France par les canaux, avec la découverte du monde attachant des mariniers...

Au cours de ces quatre ans Gerbault fit plusieurs séjours au Maroc. Il y retrouvait un climat supportable pour lui, car il avait froid au corps comme à l'âme dans les villes d'Europe. Il retrouvait aussi une civilisation que le modernisme n'avait pas contaminée. Il admirait Lyautey de l'avoir respectée, et d'avoir bâti son œuvre dans une grandeur qui lui faisait une noble réplique. Mais déjà, observait-il, la routine et la bureaucratie commençaient à succéder à la hardiesse. Ces pages sont à méditer aujourd'hui. Alain Gerbault comprend l'islam. Il l'aime. Il voit comment doit s'établir la collaboration entre la civilisation musulmane et la civilisation franque. La hauteur de vues de Lyautey est celle à laquelle il s'élève lui-même.

Si bien qu'en définitive ce « décivilisé » nous donne peut-être la meilleure leçon de civilisation authentique que nous puissions entendre.

La Saison de Deauville

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Pour ceux qui ne flânent qu'un moment sur les planches ou à un gala des Ambassadeurs, il est facile d'ironiser en affirmant qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil de Deauville, mais c'est là une opinion trop hâtive ! Il faut, en effet, vivre à eauville tout le long de la semaine pour saisir ce qu'un eek-end peut avoir de superficiellement brillant.

Si vous ne venez que le samedi pour repartir le lundi s l'aube, vous serez évidemment happé par le tourllon du « Deauville by night », avec le traditionnel la des Ambassadeurs, le petit tour dans la salle de ux, le whisky à La Malibran, la danse au Brummel et,

Aux Ambassadeurs, pendant la soirée de gala franco-brésilienne présidée par Mme Vargas.

à peine réveillé, dès le lendemain matin, l'obligatoire présence aux bars du Soleil ou de la Mer... c'est là un programme conventionnel, auquel échappent « ceux de la semaine » !

C'est à partir du lundi que Deauville possède un charme particulier. On se retrouve entre soi aux courses de Deauville ou de Clairefontaine, on n'attend plus des heures pour prendre son départ au New-Golf, et le soir, à l'heure de l'apéritif, on va au polo, où se dispute un championnat du monde. Sans faire de peine au polo de Paris, on peut regretter que ce sport n'ait pas été plus « lancé » pour le seul plaisir des Parisiens, car les matches de Deauville sont à ce point spectaculaires qu'ils passionneraient les foules populaires. Il nous a été donné, l'autre après-midi, d'assister à la rencontre qui opposait le champion du monde (Cibao la Pampa) aux champions des U. S. A. Ce fut un match de toute beauté, gagné après prolongation par Cibao la Pampa. Mais que de péripéties dans cette lutte entre les deux équipes ! Et le public, par ses applaudissements, prouva aux joueurs combien il s'intéressait à ce sport que l'on disait réservé à une élite uniquement éprise de snobisme.

L'autre après-midi aussi, dans la forêt de Saint-Gatien, devant le chalet qu'Ulric Guttinguer édifia au siècle dernier, le casino de Deauville organisa un spectacle romantique (avec Marie Bell et les ballets du marquis de Cuevas). Un joli moment de la saison !

PETITES CHRONIQUES

CÉRÉMONIE DU SOUVENIR

Ce flambeau, qu'un ancien combattant de la Grande Guerre porte à travers les rues de Saïgon, a été allumé en France par d'autres anciens combattants d'Indochine. Le paquebot *Félix-Roussel* l'a transporté jusque dans la capitale du Sud-Vietnam, où, après avoir servi à ranimer la flamme du monument aux morts, il a été solennellement conduit à la Maison du combattant. Le chef du gouvernement vietnamien, M. Nguyen Van Tam, et M. Letourneau présidaient.

NÉCROLOGIE

Charles Autran

Linguiste éminent, Charles Autran, diplômé de l'Ecole des hautes études, ancien pensionnaire de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, vient de disparaître. L'œuvre qu'il laisse constitue un apport précieux à l'étude des langues anciennes. De ses nombreux ouvrages, qui font tous autorité, citons : *les Phéniciens, Mithra, l'Epopée hindoue, Préhistoire du christianisme* et une *Histoire de la tragédie grecque*, encore inédite.

Durant vingt ans il avait dirigé le service des archives de *l'Illustration* et avait fait de son département l'un des centres les plus sûrs pour les recherches contemporaines.

LE SOUVENIR DE CHARLES BOURSEUL

Le nom de Charles Bourseul est trop ignoré. C'est pourtant à cet homme de science qu'est due incontestablement l'idée première du téléphone. Et même plus que l'idée. Dès 1854 il fit paraître dans *l'Illustration* (numéro du 26 août) une note exposant le principe de la transmission de la parole à distance et décrivant l'appareil permettant d'assurer cette transmission. Malheureusement Bourseul dut abandonner ses expériences ; il ne les reprit que beaucoup plus tard, lorsque Graham Bell eut fait connaître ses propres travaux.

Bourseul finit ses jours à Saint-Céré, dans le Lot, département où il avait été directeur des postes. Cette ville lui avait élevé en 1924 une statue ; elle fut enlevée par les Allemands pendant la dernière guerre. La Société des études du Lot vient de demander que cette statue soit rétablie. On ne peut que s'associer à ce vœu.

LÉGION D'HONNEUR

Les généraux Chouteau, Guillaume et Salan ont été élevés à la dignité de grand-croix. Ont été promus au grade d'officier MM. Guez, directeur de la Compagnie Fabre, et Veyssière, directeur des Forges et Chantiers de la Méditerranée. La croix de chevalier a été décernée à Mme Jacqueline Auriol, à MM. Bouly de Lesdain, sous-directeur des Chargeurs Réunis, et Doué, sous-directeur de la Compagnie Paquet.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA SURVIE DE LOUIS XVII

Maurice Garçon, *Louis XVII ou la Fausse Enigme* (Hachette, 586 pages). L'éminent avocat plaide ici sur le plus volumineux et le plus confus des dossiers que nous ait légués l'histoire moderne. Avec une totale indépendance d'esprit, il analyse l'une après l'autre toutes les thèses auxquelles a donné naissance le drame du Temple.

Il arrive à la conclusion que le dauphin est bien mort au Temple et que l'acte et la déclaration de décès offrent tous les caractères d'authenticité requis. « Si, dit-il, un enfant substitué au dauphin a pris sa place en janvier 1794 et est mort en juin 1795, quinze mois se sont écoulés pendant lesquels il faudrait que la fraude eût duré. » Comment supposer que la mystification n'ait pas été découverte, vu le grand nombre de commissaires, de gardes et de servants qui avaient accès au Temple ?

Il suit pas à pas la carrière de tous les personnages qui se sont attribué l'identité de l'enfant royal, pour aboutir à cette constatation que leur prétention se heurte à des invraisemblances sans nombre. Le cas de Naundorff est naturellement évoqué avec une profusion de témoignages et de recoupements qui l'amènent à conclure à l'imposture.

Pour lui, il n'y a pas de mystère du Temple, et il ne dissimule pas que ce n'est pas sans un sentiment personnel de déception qu'il s'est vu obligé d'en arriver à cette conclusion.

La probité et le talent de sa démonstration ne suffiront sans doute pas à clore un débat qui se prolonge depuis plus d'un siècle et demi. Son livre fera rebondir les polémiques ; mais on ne saurait lui refuser le mérite de ne laisser dans l'ombre aucun argument et de constituer une « somme » à laquelle devront désormais se référer ceux que passionne encore ce drame.

L'HISTOIRE DES MONUMENTS PARISIENS :

Georges Pillement, *les Hôtels, d'Auteuil au Palais-Royal* (Editions Bellenand, 83 pages, 65 planches). C'est le quatrième volume consacré par l'auteur aux nobles demeures parisiennes. On y retrouve la même évocation nostalgique des splendides résidences que la spéculation ou un urbanisme souvent aveugle ont fait disparaître.

Georges Pillement nous fait visiter une quarantaine de demeures illustres, parmi lesquelles la folie Sainte-James (actuellement fort menacée), Bagatelle, l'Elysée, les palais de la place de la Concorde, les immeubles de la place Vendôme et le Palais-Royal ; leçon vivante d'art et d'histoire abondamment illustrée, qui révélera à beaucoup de Parisiens les trésors insoupçonnés de leur patrimoine architectural.

Albert Mousset.

Pour les amateurs d'art et les bibliophiles

UN MAGNIFIQUE OUVRAGE CONSACRÉ A « LA PEINTURE ESPAGNOLE »

Jacques Lassaigne vient de publier aux éditions Skira un important et magnifique ouvrage consacré à *la Peinture espagnole, des fresques romanes au Greco*, avec 70 reproductions en couleurs d'une très rare qualité. C'est le premier de deux volumes consacrés à la peinture espagnole, le second tome devant aller de Velazquez à Picasso.

Jacques Lassaigne est à la fois un érudit doublé d'un artiste, dont la sensibilité se révèle constamment dans le texte. Il a voulu, d'autorité, éliminer tous les petits maîtres de moindre intérêt, qui n'apportent que peu de personnalité sur le plan artistique, pour s'étendre davantage, dans un large esprit de synthèse, sur les œuvres ou les maîtres importants.

ALONSO SANCHEZ COELLO (1531 ou 1532-1588) «Portrait de PHILIPPE II» (vers 1575). Madrid, musée du Prado.

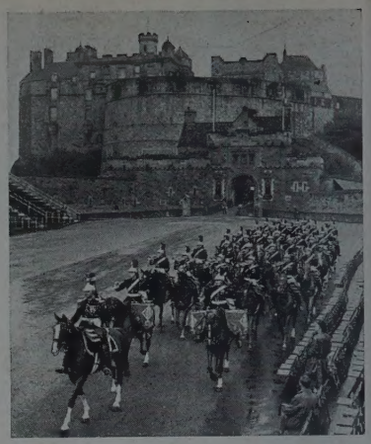
A l'époque romane, le foyer particulièrement intense fut la Catalogne. « La peinture catalane, écrit J. Lassaigne, connaît presque du premier coup son état de perfection et de grandeur et revêt des formes complètes. » Les diverses fresques de Tahull attestent que, malgré l'importance donnée aux retables, l'Espagne pratiqua avec non moins de bonheur l'art de la peinture murale. Autour du Maître de Pedret ou du Maître d'Urgel des cycles d'art nettement définis se forment.

A l'époque gothique, Ferrer Bassa occupa au début une place primordiale, tandis qu'en Catalogne les frères Jaime et Pedro Serra apportent une grâce plus italianisante et que Luis Borrassa reste plus espagnol. Bernard Martorell dans sa peinture évoquant la Samaritaine accuse le type hispanique de son modèle, dans une œuvre dense et réaliste. Quant à Jaime Huguet et à Pedro Berreguette, ce sont deux des génies les plus exceptionnels de cette seconde moitié du XVe siècle.

Pendant la Renaissance, c'est l'ère des « romanistes », mais aussi celle des portraitistes de cour, peintres de Philippe II. A Valence, Ribalta prélude à l'art de Ribera. Enfin le volume s'achève sur le Greco, ce mystique baroque visionnaire, qui révéla la peinture espagnole à elle-même.

Jacques Lassaigne a ainsi établi avec une grande sûreté de goût un panorama de la peinture espagnole. Rendons hommage également aux éditions Skira pour les planches en couleurs, excellentes, et pour la typographie et la présentation claire de ce premier volume si remarquable qu'il fait désirer le second avec impatience.

Maurice Sérullaz.



LA GARDE RÉPUBLICAINE A EDIMBOURG

Ouvert le 17 août par le duc d'Edimbourg, le Festival, qui, pendant plusieurs semaines chaque année, fait de la capitale historique de l'Ecosse un des grands centres mondiaux de la musique et de l'art dramatique, a débuté par un important spectacle où se mêlaient l'hippisme et les fastes militaires. Pour la première fois depuis 1783, un détachement français a, à cette occasion, pénétré dans le château et défilé sur l'esplanade, autour de laquelle étaient groupés 8.000 spectateurs : il s'agit de la célèbre fanfare de la Garde Républicaine, dont la pluie et le temps gris ne sont pas parvenus à éteindre les ors.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Albert Mousset : *Paradoxes et Anticipations sur le sort de l'Europe* (Au Manuscrit, 10, rue Paul-Bert, Maisons-Alfort). Ce sont propos — peu conformistes — d'un historien qui est aussi philosophe. Ils sont fort excitants pour l'esprit et ils inciteront plus d'un lecteur à suivre le conseil de la vieille dans *Candide* : c'est-à-dire, sur des sujets fort graves, à « suspendre son jugement et à parler d'autre manière ».

H. Martineau et F. Michel : *Nouvelles Soirées du Stendhal-Club* (Mercure de France)..

Membres éminents du Stendhal-Club, MM. Martineau et François Michel reprennent la tradition inaugurée jadis par Stryienski et Arbelet, en nous donnant ces *Nouvelles Soirées* d'un club aussi énigmatique que fameux. Pour le mystère (ou la mystification), M. F. Michel y excelle qui unit une double et rare autorité en matière de beylisme et en matière de clandestinité. Quoi qu'il en soit de ce club et même s'il n'existe pas, il travaille pour notre enseignement et notre plaisir. Avec la contribution de huit stendhaliens très représentatifs, les deux auteurs nous apportent des révélations précieuses et des documents qui ne le sont pas moins. M. Martineau publie un fragment inédit du Journal de Crozet, et, dans son *Stendhal chroniqueur clandestin*, M. F. Michel reproduit douze lettres adressées à Moore; il éclaire, d'autre part, la « collaboration » de Beyle au théâtre de Clara Gazul et nous apporte quelques précisions sur ses ambitions comiques, heureusement déçues. Enfin les *Alibis* passionneront certainement les stendhaliens : on n'a jamais été plus lucide, plus précis et plus convaincant dans le déchiffrage et la pénétration de Stendhal.

P. Arnold : *Eléments de l'art dramatique* (Presses Universitaires).

Animateur de la précieuse et courageuse *Revue théâtrale*, M. P. Arnold démontre ici de façon convaincante qu'une définition synthétique et universelle du théâtre est impossible et s'emploie à en distinguer les « éléments ». Cette étude est une très utile contribution à l'esthétique dramatique.

Y. F.

LES ÉGYPTIENS RESTENT LES MAITRES DU PAS DE CALAIS

Sur quatorze nageurs qui avaient tenté, le 15 août, de traverser la Manche à la nage, trois seulement ont réussi dans leur tentative : deux jeunes Anglais, Victor Birckett et Katherine Mayoh, partis du cap Gris-Nez, ont atterri sur une plage proche de Folkestone ; l'autre vainqueur du *Channel* est un Egyptien, Mohamed Bakr Bizregen, qui a couvert le même trajet en 18 heures 12 minutes, et que l'on voit ici entouré d'amis dont il reçoit les félicitations en savourant un repas bien gagné. Un autre de ses compatriotes, le journaliste Abdel Monem Abdu, a réussi le même exploit deux jours après. On se souvient que l'an dernier déjà les Egyptiens avaient particulièrement brillé dans le « marathon de la Manche », remportant les première, troisième et quatrième places.

LES DISQUES NOUVEAUX

Une exécution fervente...

Tous membres de l'Octuor de Vienne, Willi Boskovsky, violoniste ; Günther Breitenbach, altise ; Nikolaus Hübner, violoncelliste ; Johann Krump, contrebassiste, et Walter Panhoffer, pianiste, étaient particulièrement désignés pour enregistrer le *Quinquette en la majeur,* plus familièrement appelé *la Truite,* écrit par leur compatriote Franz Schubert. Ils savent jouer cette œuvre avec l'esprit pétillant, la grâce, la délicatesse, la finesse viennoises indispensables à toute reproduction fidèle d'une composition qui reflète la joie de vivre (1). L'inspiration du maître coule d'abondance, la ligne mélodique, variée, prend son essor dès l'*allegro vivace* initial. Le deuxième mouvement est débordant de tendresse, tandis que le *scherzo presto,* suivi du *trio,* apparaît, en opposition avec la partie précédente, rapide et bref ; il tinte joyeux et clair. Le célèbre thème et les variations de *la Truite* s'épanouissent ensuite tout à leur aise, magnifiés par l'interprétation chaleureuse des virtuoses, qui détaillent la cinquième et dernière partie, un *allegro giusto,* avec toute la fougue désirable. On ne relève pas le moindre défaut dans l'exécution du pur chef-d'œuvre de Schubert, inscrit sur un seul disque incassable.

...et une libre interprétation de Schubert

Les admirateurs de la musique romantique — et ils sont légion — ne manqueront pas de se procurer aussi le *Moment musical* du même auteur, enregistré par les soins d'Armand Bernard et de son grand orchestre de cordes (2). Il ne s'agit donc pas de la version originale, prévue pour le piano. La transcription pour archets en efface les coloris éclatants. Elle paraît légèrement lente, mais n'en reste pas moins attrayante. La même observation s'impose à propos de la *Marche militaire,* inscrite sur l'autre face. Elle est jouée lentement, avec plus de sensibilité que d'élan joyeux.

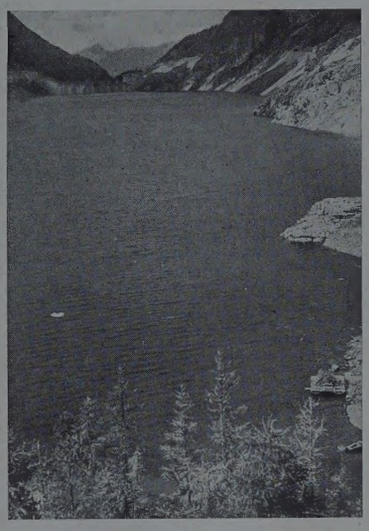
W.-L. Landowski.

(1) Disque Decca. — (2) Pacific.

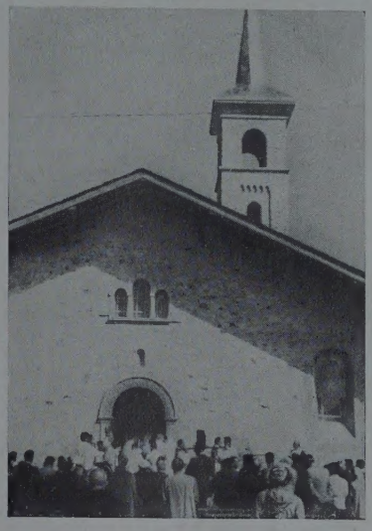
NOUVELLES RELIGIEUSES

Tignes renaît autour de son église

Le village de Tignes est maintenant complètement noyé sous son lac artificiel. Le nouveau bourg, installé au hameau de Boisses, vient de donner une preuve de sa volonté de revivre. Le 17 août Mgr Jeauffre, évêque de Tarentaise, et Mgr Terrier, évêque de Bayonne, ancien évêque de Tarentaise, ont consacré l'église, reconstruite, qui a pris le nom de Saint-Jacques-de-Tarentaise. Et dans le bâtiment neuf, copie exacte du sanctuaire englouti, le chanoine Pélissier, curé-archiprêtre de Tignes, qui avait, le 9 mars dernier, dit la dernière messe de Tignes-la-Morte, a célébré le premier office de Tignes renaissante.



Ensevelie sous ces eaux, l'église de Tignes...



...a resurgi aux Boisses.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Les concours se suivent... et ne se ressemblent pas!

Dublin...

Quelques cavaliers français, répondant à l'invitation de la *Royal Dublin Society,* ont fait, cette année, le déplacement d'Irlande afin d'y représenter nos couleurs. Le terrain de Balls' Bridge, où se déroule le traditionnel « Horse Show », est unique au monde. Les obstacles y sont énormes, et les six permanents, en particulier le « Stone Wall », donnent parfois à réfléchir aux plus allants. Là-bas, l'équitation est un sport national ; cela explique l'enthousiasme des spectateurs, comparable à celui qui préside, chez nous, aux matches de foot-ball. Notre participation fut satisfaisante. Le lieutenant de Champsavin remporta l'Event n° 2 avec Topinambour, très adroit sur les « banks ». Dans le « Challenge perpétuel » le lieutenant de la Sayette est second sur Baroud. En résumé, nous inscrivons à notre palmarès un premier, un second et un troisième prix.

...Dinard...

Le souvenir des « point to points » du bois Tomelin et la tradition du Dinard hippique d'avant guerre se perpétuent désormais au Port-Blanc. Gros parcours, sur des lignes aérées. « La Caye » est revenue à un consortium de gentlemen mis d'accord par un *ex æquo* général, tandis que le prix des Vainqueurs fut pour Mme Lalonde, efficace et classique sur Muscadin. Du nombre des heureux du sort : M. et Mme Paironne, arrivés d'Italie, *via* Deauville et Le Touquet, M. Calmon, qui « trusta » les prix sur les « jumpers » de Mme Villenave, Mme Lormier, le colonel Gudin de Vallerin, le comte de Bartillat. Les soirs d'épreuve, galas très brillants au casino, à Beauvallon. Parmi la gentry : le colonel et Mme de Chaisemartin, vicomte et vicomtesse du Bouëxic, M. et Mme Guy La Chambre, venus de la Briantais en traversant la Rance, le colonel de Langle Carys.

L'amélioration de la race chevaline n'est pas seule à préoccuper les Anglais. La race asinienne est également l'objet de leur sollicitude. Un « Club des Ânes » s'est donné pour tâche, outre-Manche, de protéger ces charmants animaux contre les mauvais traitements dont ils sont trop souvent les victimes. Ce club organise, au mois de septembre, à North Chailey, dans le Sussex, le premier « Grand National » des ânes. L'un des favoris, baptisé « Rainbow » (Arc en ciel) est monté par une fillette de neuf ans, Sarah Bowring dont le père possède une écurie de courses, et dont la sœur (14 ans) et le frère (13 ans) disputeront également l'épreuve. La famille Bowring espère moissonner de nombreux lauriers.

...La Bourboule

La masse de verdure du parc Fenestre et les hauts sapins de Charlannes encadrent l'hippodrome Sans-Souci, lieu d'élection des concours de La Bourboule. Le grand prix fut disputé par vingt-six partants. M. Dutel gagne l'épreuve avec Columba. Après un barrage, M. Bastin - Lavauzelle s'adjugea « la Puissance » sur Baïa. Dans les tribunes, M. Rix, préfet du Puy-de-Dôme, M. Brut, maire de La Bourboule.

Tré-Hardy.

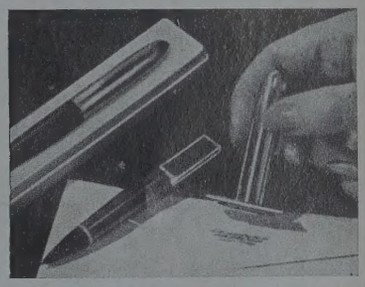
PETITES INVENTIONS TECHNIQUES NOUVELLES

Pour les indiscrets

Ce curieux appareil permet de voir, sans être vu, ce qui se passe derrière une porte. Fait de matière plastique et doté d'une lentille grossissante, il remplace avantageusement l'antique « judas » de la porte d'entrée.

Un portemine perfectionné

Ce porte-mine automatique contient un cachet à votre nom et son tampon encreur. Le tampon est placé de telle sorte que le cachet reste pressé contre lui lorsque le porte-mine est « fermé ». En dépit de sa petitesse apparente, le cachet peut recevoir trois lignes de caractères d'imprimerie.

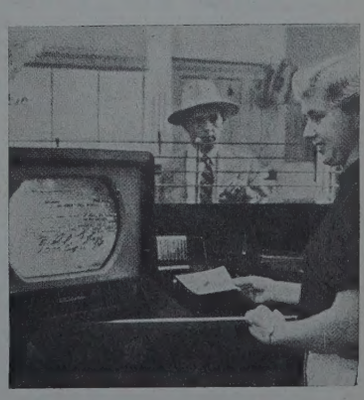


Pour les ménagères

Un ruban de matière plastique adhésive permet la réparation rapide des déchirures dans les vêtements plastiques. La pièce est soudée à sa place à l'aide d'un fer à repasser et devient pratiquement invisible une fois collée convenablement.

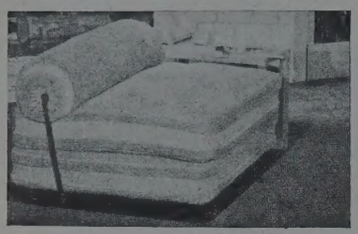
La télévision dans les banques

Les applications de la télévision se multiplient. Dans un établissement bancaire de Baltimore, un émetteur et plusieurs récepteurs permettent la vérification instantanée des signatures au guichet où les documents sont présentés. On voit ici une employée contrôlant la signature d'un chèque.



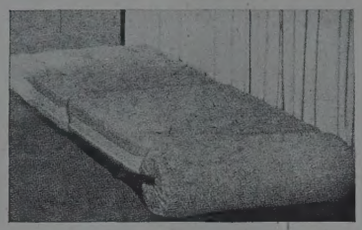
PETITES INVENTIONS TECHNIQUES NOUVELLES

(Suite)



Deux en un

Voici un nouveau modèle de fauteuil-lit, remarquable surtout par sa simplicité. Deux coussins reliés par leur extrémité et un socle de bois forment, dans la journée, une chaise confortable. La nuit une rallonge est tirée du socle et vient recevoir le coussin supérieur. Le dossier de la chaise devient alors appuie-tête, en donnant au lit improvisé une longueur suffisante pour une personne de taille normale.



Photographie et télévision

On a essayé avec succès de photographier à l'aide d'un appareil ordinaire les images qui défilent sur un récepteur de télévision. Il suffit pour cela de synchroniser la prise de vue et la fréquence des images qui apparaissent sur l'écran.

Bouteilles incassables

Ce bidon pèse à vide quelques dizaines de grammes ; sa contenance atteint près de 9 litres. Il peut être utilisé pour le transport des acides et des liquides gras, ses parois de polycthylène étant inattaquables. Si le contenu gèle sous l'action du froid, il ne se brise pas. — C. T.

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Nouvelles des États-Unis

Un certain nombre de vignettes commémoratives ont vu le jour outre-Atlantique depuis le début de l'année. En voici l'énumération chronologique : 3 c. rose, second centenaire de Betsy Ross (la créatrice du drapeau américain) ; 3 c. vert, cinquantenaire de l'association rurale « The 4 H Club » ; 3 c. bleu, cent vingt-cinquième anniversaire du chemin de fer « Baltimore-Ohio-Rail road » (1827) ; 3 c. bleu foncé, cinquantenaire de l'« American Automobile Association » ; 3 c. violet, en l'honneur du « N. A. T. O. ».

HÔTELS et VILLÉGIATURES

BRETAGNE

KERSAINT - PORTSALL
(Finistère)

HOTEL JAOUEN
Pension Septembre
800 Fr. par jour
Taxes et service compris
Cuisine soignée - Plage - Pêche

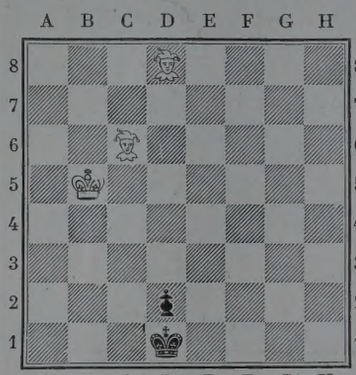
CÔTE D'AZUR

SÉJOUR A MARSEILLE
LE LITTORAL, Résidence Hôtel, 129, bd Corderie, cham. lux. et app. 1-2 p. + bains-cuis., p. jour, sem. ou mois.

LES ÉCHECS (N° 101)

Solution de l'étude d'André Chéron n° 102.

France-Illustration *(Les Echecs n° 100.)*



Les blancs jouent et gagnent.

Eliminons d'abord les fausses solutions.

1. Rb5-ç5 ? ne gagnerait pas à cause de Rd1-é2 ! seul coup (et non 1. ... Rd1-é1 ? ; 2. Fd8-a5 gagne, Ré1-é2 ; 3. Fç6-é8, d2-d1 : D ; 4. Fé8-h5+ et ×d1). — 2. Fç6-b5+, Ré2-f2 ! encore le seul coup (et non 2. ... Ré2-f3 ? ; 3. Fb5-é8 ! ! gagne. Ni 2. ... Ré2-é3 ? ; 3. Fd8-g5+ et ×d2 gagne. Ni 2. ... Ré2-é1 ? ; 3. Fd8-h4+ gagne). — 3. Fg5-h4+ (si 3. Fb5-a4, Rf2-é2), Rf2-f3 !. — 4. Fb5-é8, Rf3-g4 !. Partie nulle.

1. Rb5-a4 ? ne gagnerait pas non plus, Rd1-é2 (et non 1. ... Rd1-ç2 ? ; 2. Fç6-é4+ gagne, Rç2-b2 ; 3. Fd8-f6+, Rb2-ç1 ; 4. Ff6-g5). — 2. Fç6-b5+, Ré2-f3 et si 3. Fb5-é8 ?, d2-d1 : D+ gagne. Enfin si 1. Rb5-b4 ?, b6 ? ou a5 ?, Rd1-é1 nulle. Si 1. Rb5-ç4 ?, Rd1-é2 nulle. Si 1. Fç6-é8 ?, Rd1-ç2 nulle ; 2. Fé8-g6+, Rç2-b3.

Le seul coup gagnant est 1. Rb5-a6 ! ! (le roi blanc, dont l'aide sera nécessaire pour prendre le pion, commence par s'en éloigner ! C'est que l'essentiel, pour le moment, est qu'il ne gêne pas ses fous, qui vont s'employer à maîtriser le pion dangereux. Le roi blanc ne viendra à la rescousse qu'ensuite). — 1. ... Rd1-é2 (si 1. ... Rd1-é1 ; 2. Fd8-a5 !, Ré1-d1 ; 3. Fa5-b4 !, Rd1-ç1 ; 4. Fb4-a3+, Rç1-ç2 ; 5. Fç6-a4+ ; et non 2. Fd8-h4+ ?, Ré1-é2 nulle ; 3. Fç6-b5+, Ré2-f3 ; 4. Fb5-é8, Rf3-g4. — Si 1. ... Rd1-ç2 ; 2. Fç6-a4+ ! gagne et non 2. Fç6-é4+ ?, Rç2-b3 nulle. Si 1. ... Rd1-ç1 ; 2. Fd8-g5). — 2. Fç6-b5+, Ré2-f2 (2. ... Ré2-f3 ; 3. Fç6-é8 !). — 3. Fd8-b6+ ! (et non 3. Fd8-h4+ ?, Rf2-f3 nulle ; 4. Fb5-é8, Rf3-g4) 3. ... Rf2-f3 (3. ... Rf2-é1 ; 4. Fb6-a5). — 4. Fb5-é8 !, d2-d1 : D (4. ... Rf3-g4 ; 5. Fé8-a4 gagne). — 5. Fé8-h5+ et ×d1 gagne.

Solution de l'étude n° 103. par André Chéron.

France-Illustration *(Les Echecs n° 100.)*

Blancs : Rh3, Fg4, Fb2.
Noirs : Ré1, Pé2.

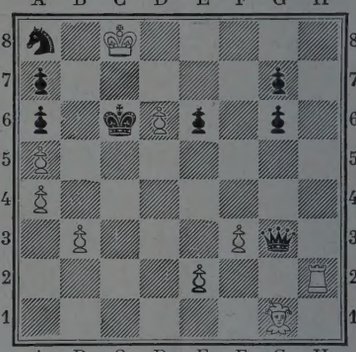
Les blancs jouent et gagnent.

1. Rh3-h2 ! seul coup, Ré1-d2 (si 1. ... Ré1-f1 ; 2. Fg4-h3+, Rf1-f2 ; 3. Fb2-d4+, Rf2-f3 ; 4. Fh3-g2+ gagne). — 2. Fb2-a3 !, é2-é1 : D ; 3. — Fa3-b4+ et 4. — Fb4×é1 gagne.

Et non 1. Rh3-g2 ?, Ré1-d2 nulle. — 2. Fb2-a3, é2-é1 : C+ !

Ni 1. Rh3-h4 ? ni g3 ?, Ré1-d2 nulle ; 2. Fb2-a3 ? ?, é2-é1. D+.

Etude inédite n° 104. par André Chéron.



Les blancs jouent et font partie nulle.

Cette étude est une reconstruction d'une étude de Somov Nasimovitch publiée dans la revue *Chachmatny Listok* en 1929.

Lorsque je vis ce chef-d'œuvre la première fois, son triple écho m'apparut immédiatement comme une des plus fantastiques réussites dans l'art de la fin de partie. Mais une analyse fouillée me causa une déception. Un des trois échos est détruit au point de vue esthétique par une double solution.

J'ai cherché longtemps à supprimer ce défaut en modifiant l'étude. Et ce n'est que tout récemment que j'y ai réussi sous la forme publiée ici.

ANDRÉ CHÉRON.

SURPLUS D'ÉDITEURS

Livres neufs non coupés, valeur 500 francs, depuis 50 francs. - **Important** catalogue 64 pages, 3.000 titres **tous genres**, contre deux timbres - Société E. L. J. M. (414) 79, Grand'Rue, POITIERS (Vienne) France.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.